

LÉON TEISSIER

MISTRAL CHRÉTIEN

LÉON TEISSIER

MISTRAL CHRÉTIEN



AVIGNON
J. ROUMANILLE, LIBRAIRE-EDITEUR
19, Rue Saint-Agricol, 19

MCMLIV

IMPRIMERIE PAUL DÉHAN
3 & 5, rue Vieille-Intendance
— MONTPELLIER —

1954

Nihil obstat,
3 octobre 1953
A. BONJEAN, Dir. G.S.C. d.

Imprimatur
Montipessulani die V octobris 1953
† Jean ROUQUETTE, vic.gén.

MISTRAL CHRÉTIEN

LE SENTIMENT RELIGIEUX
DANS
LA VIE ET DANS L'ŒUVRE DE
MISTRAL

I

D'UNE CIVILISATION CHRÉTIENNE

Plus je médite sur le problème de la religion de Mistral, plus j'adopte le point de vue de Frédéric Mistral (neveu), l'actuel Capoulié du Félibrige, héritier de l'œuvre du maître de Maillane et gardien compréhensif de ses écrits encore inédits:

— *Mistral était profondément chrétien. Son œuvre témoigne assez de ses sentiments, de la parfaite connaissance qu'il avait de la religion... Son*

catholicisme est puisé aux meilleures sources et contraste singulièrement avec celui d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine. De sa religion, Mistral accepte tous les préceptes. Celui qui a dit que la mort est la vie, qui écrira à Quintana: Place au Christ et au Décalogue. Hors de lui et hors de là, il n'y a que pourriture, sauvagerie ou dissolution, qui adressera à Tavan, en 1873, l'admirable lettre trop peu connue sur l'autre vie..., celui-là était un grand catholique, un grand croyant. Sans doute ne donna-t-il pas toujours et jusqu'à la fin de sa vie l'exemple d'une fréquentation régulière des sacrements et des offices religieux, mais le fils fervent de la Vierge... a dû trouver, à l'heure de la mort, la force et le courage d'un acte de repentir et d'une prière salvatrice.

On a beaucoup parlé, continue notre auteur, des superstitions de Mistral, et sans doute en a-t-on exagéré l'importance. Il est de fait que le poète était enclin, comme beaucoup de méridionaux, à accorder à certains événements une influence décisive sur le cours de la vie ou à voir des présages dans les phénomènes de la nature. Il parlait de ces choses sur un mode mi-sérieux, mi-plaisant... Il faut néanmoins se garder d'attacher une importance excessive, comme certains furent tentés de le faire, à ces boutades, tant il était difficile de savoir, en pareil cas, si le poète parlait sérieusement ou plaisantait. (Aspects de Mistral, Marseille, 1931).

Ainsi, avec ce jugement lumineux, est prise la bonne et belle place de la vérité, entre certains qui minimisent le christianisme du poète et d'autres qui en font un saint de pèlerinage, un auréolé du Martyrologe romain, un nouveau saint Frédéric avec ses deux messes votives annuelles, ses homélies panégyriques, pour remplacer obits et requiems.

Si j'examine les choses de plus près et dans le détail, je m'aperçois de suite que la question de la religion de Mistral est double. Il est évident que Mistral est chrétien de tradition et de civilisation; tandis que c'est comme à la loupe et sur pièces qu'il faudrait voir s'il avait la foi, qu'il faudrait voir dans quelles limites il clôturait sa pratique et ses devoirs de catholique. C'est le problème que Daniel Rops pose ainsi:

— On peut accomplir tous les gestes extérieurs de la fidélité et être infidèle en esprit. On peut aussi demeurer fidèle alors qu'en apparence on n'obéit plus, on se rebelle.

Pierre Dévoluy a écrit:

— L'œuvre de Mistral baigne dans un lumineux et pur *catholicisme* traditionnel. (*Foi et Vie*, septembre 1930).

Marcelle Drutel ajoute:

— Soun obro en entié, en resoun même de soun naciounalisme, s'adraio dins la tradicioun crestiano la mai seguro, afourtido emé touto sa digneta. — Son œuvre

entière, en raison même de son nationalisme, pénètre dans la tradition chrétienne orthodoxe, affirmée avec toute sa dignité. (Revue *Calendau*, janv. 1941).

Je trouve le même son de cloche dans un article de Félix Deldon (*Ouest-Eclair*, 30 août 1929) que cite Achille Bey:

— Toute l'œuvre poétique de Mistral est imprégnée de sève chrétienne et catholique. Sans ses convictions religieuses morales, sociales dont l'orthodoxie n'a jamais, que je sache, été contestée, la physionomie de son œuvre eût été totalement différente. C'est cette tradition catholique qui a donné au poète, héritier du génie gréco-latin, ce caractère si français, et en même temps si humain et si universel.

Il suffirait de noter le fait: Mistral est chrétien de civilisation. Mais les auteurs que je viens de citer font clairement entrer dans leurs dires la question d'humanisme et même la notion d'un humanisme chrétien.

— Il est devenu nécessaire d'étudier la catholicité de Mistral, non point du point de vue catholique (car il fut toujours très modestement orthodoxe), mais strictement du point de vue poétique, puisque c'est à cette catholicité que sa poésie emprunte sa transcendance et son universalité. (G. Boissy. *Transcendance e Mistral*, dans le *Mois Suisse* de décembre 1943).

— L'istitucioun dóu Felibrige es uno formo d'umanisme vivènt. — L'institution du Félibrige est une forme d'humanisme vivant, affirme Marcelle Drutel.

Et elle définit l'humanisme: — *un sistèmo de valour estetico, mouralo, pedagougico e filousoufico, que soun presfa ideau n'es l'espelido coumpleto e armouniouse de tóuti li poutènci umano, dóumaci la couneissènço e l'estúdi dis antico civilisacioun grèco e latino.*

— Un système de valeurs esthétiques, morales, pédagogiques et philosophiques, dont la finalité idéale est l'avènement complet et harmonieux de toutes les possibilités humaines, grâce à la connaissance et à l'étude des antiques civilisations grecque et latine.

Dire comment Mistral est l'une des branches de cet humanisme, c'est en dehors de mon dessein, comme de chercher ce que Mistral doit à la civilisation Méditerranéenne et ce que cette civilisation doit à Mistral. Plaisir ou malin plaisir? Amusement ou gageure? Aubanel niait ce vieil humanisme, en plaçant chacun de ses poèmes sous le patronage d'un Troubadour. A l'époque de la grande vogue des études de philologie romane, Mistral affirmait que ces vieux vers portaient la véritable tradition de la poésie nationale du Midi. Athènes et Rome seraient en dehors, disait-il, la source est bien notre, issue de notre terroir, sans nul apport étranger. Bien mieux, c'est aux eaux de notre surgeon que vinrent étancher leur soif Dante et les littératures Ibériques... Ce n'est pas sans raison que Marcelle Drutel a montré combien artificiel est cet enthousiasme

mistralien. Mistral lui-même nous a plus d'une fois conté que, dans son enfance, c'étaient Virgile et Théocrite qu'il s'essayait à imiter. Il suffit d'ailleurs de parcourir son œuvre pour voir qu'il ne cessa jamais d'être le fils de la civilisation gréco-latine, le fils de cet humanisme, qu'éblouissent des rayons plus jeunes, et qui est encore toute notre raison de vivre, notre fierté et notre *soulas*.

Pourtant, et c'est là que gît la difficulté, au souvenir de quelques réalisations de la Renaissance, pour beaucoup de personnes, humanisme, civilisation gréco-romane, cela signifie paganisme. Et ces personnes nous font sommation de choisir entre un Mistral humaniste, donc païen, et un Mistral uniquement chrétien. Pour ces personnes, c'est tout l'un ou tout l'autre.

Je n'accepte pas ce dilemme. Je sais ce qu'il y a de païen dans l'œuvre de Mistral et je connais les raisons de ce paganisme: motifs didactiques et pédagogiques, historiques, raciaux, terriens... Mais non pas motifs de conscience ni de foi.

Mais Barrès a dit: ...

— Et depuis quand Maurice Barrès serait-il devenu mandarin de mistralisme? lui auquel il suffisait de quelques minutes pour voir Aigues-Mortes et y raccorder le roman qu'il avait en poche, tout fabriqué de démarquages de Charles Lenthéric. Me dira-t-on s'il prit plus de temps pour visiter la bibliothèque Méjanès d'Aix ou le Palais du Roure d'Avignon? Oui, Barrès a souligné le culte de Mistral pour la destinée astrale, pour les étoiles et pour Sainte Estelle, pour les proverbes, et il a dit: paganisme! Et Barrès n'a pas vu dans l'œuvre mistralienne le chalumeau du grand Pan, ni les attributs de Cupidon (le piège — *la blestenco* — que tend ce friponneau — aquéu fistoun —).

— Le poète, a écrit Barrès, n'avait ouvert dans son cœur un refuge aux dieux indigènes qu'en les soumettant au Dieu de l'Eglise romaine.

C'est peut-être la théologie de Tavèn au quatrième chant de *Mirèio*; ce n'est certainement pas celle du Cardinal de Cabrières dont se réclame Barrès.

Aux questions du *grand Lorrain*, Edouard Aude aurait répondu:

— Le secret de Mistral, c'est simplement le maintien des coutumes et surtout de la langue, la tradition..., magnifier la Provence. S'il la voit chrétienne, il chante sa chrétienté, et s'il rencontre un vestige de Mithra, il célèbre le soleil. Jamais il ne s'est demandé quelle persistance du culte païen demeure dans le culte chrétien. Il laisse cela aux érudits, et, pour son compte, professe bonnement la religion de ses parents et grands-parents.

Toute réserve faite quant au *Secret* de Mistral, Aude avait raison. Pour le poète, christianisme et paganisme étaient subordonnés également au seul culte de la Provence, tels des chapitres de science, de pédagogie, de sociologie. Pour l'homme, il en était autrement, et j'essaierai de le démontrer.

Alors qu'en Maurice Barrès, l'écrivain, et l'homme aussi, ne voyait dans le catholicisme qu'une des pièces d'horlogerie nécessaires à l'ordre de l'univers, à l'ordre de la nation, à l'ordre de sa propre dialectique, de son *moi*.

Humanisme païen et classique, christianisme populaire et romantique, ce ne sont en dernière analyse que des classifications pédantes qui n'ont pas grand rapport avec la poésie.

— Il n'y a pas de classisme, il n'y a pas de romantisme, c'est distinctions, c'est de la blague!, disait Moréas peu avant de mourir et Marcel Coulon, qui a recueilli ce mot (*Dans l'Univers de Mistral*; Gallimard, 1930), remarque comme l'umblé escoulan dóu grand Oumèro (l'humble écolier du grand Homère) a peint la mort d'Ourrias avec la palette de Dante et de Shakespeare, au point que Barbey d'Aurevilly voyait dans cette scène le *clou* du poème de *Mirèio*.

Je note encore (en acceptant une idée de Marcelle Drutel, autant que la poésie qui baigne les œuvres de François d'Assise, de Jean de la Croix et de leurs émules le permette) qu'un véritable humanisme serait difficilement en accord avec le dogme chrétien du Pêché et de la Rédemption. Mais le christianisme moderne de nos villes et des messes de midi, religion du moindre effort, s'accorde parfaitement avec l'humanisme païen et l'illumine de tout le charme de la Révélation nouvelle. C'était cela, et rien de plus, l'humanisme de Mistral, en cette Provence où le même mot (*pagan*) signifie toujours à la fois paysan et païen. Il recherchait les traditions, leur redonnait la vie pour autant que ces traditions, païennes ou non païennes, étaient le témoignage de l'existence d'une race, d'une Patrie, le *signe* de famille, moins visible, moins primordial que la langue, et pourtant ayant les mêmes titres, se réclamant des mêmes droits pour la proclamation des espérances et du Revivre.

II

PAGANISME ET CHRISTIANISMES

Avant la vocation d'Abraham, dans les millénaires de préhistoire dont la Genèse stylise le récit, Dieu avait déjà sans doute son peuple, au moins sa *gens* élue. Depuis, Israël et les successeurs d'Israël ont constitué sa grande famille, puis son *ecclesia*, ce que saint Paul nomme le Corps Mystique. Honneur et faveur certes, et prédestination! Devoir et charge aussi, et peut-être surtout. Les fidèles n'auraient-ils pas la mission sacrée, par la foi et par les œuvres, d'assurer le salut des païens, le Christ ayant apporté la Rédemption à tous?

Mon but est ici de dire combien peu de monde, dans les années et dans les peuples, sont atteints directement par le signe des chrétiens. Après tant de millénaires de paganisme, encore entourés par tant de nations païennes, comment ne serions-nous pas encore tout pétris de ce paganisme? Le folklore nous le montre constamment. Alors, Mistral, qui est un des grands précurseurs

du folklore, ne pouvait y échapper. De là dire que Mistral est un grand païen, il n'y a qu'un pas, et, ce pas, d'aucuns l'ont franchi. Pour eux, Mistral aurait adoré le feu sous la forme du soleil!

Il aurait adoré les forces génésiques en exaltant les amours du monde aquatique! Tout *Calendau* serait plein d'un paganisme exacerbé! Le héros n'est pas loin de chanter les malédictions de l'Athanaël dans la *Thaïs* de Massenet contre Alexandrie, contre la chair et contre le désir!

Ce qui est déjà sortir du problème d'un Mistral païen, et poser le problème d'un Mistral sensuel, donc sortir de notre recherche sur le sentiment religieux. Car les religions non païennes ont toutes une littérature de sensualité et de suprême beauté qui laisse loin en arrière les orgies du paganisme, n'en déplaise à la charmante Fortunette et aux orgies où Sévéran voudrait attirer Calendal.

Laissons donc là les débauches du paganisme et les débauches d'imagination. Autant vaudrait rechercher, avec notre charmant ami le docteur Jean Bardin, si Mistral n'était pas radiesthésiste! Joseph d'Arbaud (*La Provence*, pages 103 et 199) a fait un sort au culte supposé des Provençaux pour les Ogres ou pour Mithra.

Mistral, chrétien de naissance, chrétien de famille, chrétien de pays, chrétien de tradition, s'est toujours dit catholique, et c'est comme catholique que Mistral doit être étudié.

Ceci n'enlève rien aux sympathies que Mistral avait pour les membres des autres confessions chrétiennes. Si le tour de ces sympathies est vite fait, elles n'en sont pas moins très profondes, très sincères; elles viennent du fond du cœur et sont très émouvantes. L'auteur de ces pages, né au milieu des châtaigniers cévénoles, ne saurait l'oublier.

Aux pays d'Arles et d'Avignon, un protestant est chose rare. Le premier protestant que Mistral rencontra, étant tout enfant, au Mas du Juge, fut un Vaudois des Vallées.

C'était un maître Pierre Juvéнал qui descendait tous les ans avec ses trois fils vendre du fil, des aiguilles, des rubans et de la graisse de marmotte. Il ne manquait pas, chaque soir de dire, avec ses fils, la prière à haute voix: *Nostre Paire que es els cels*.

Mistral conte la chose à la page 51 de l'*Armana* de 1858. Il la répétait souvent dans ses entretiens avec Pierre Dévoluy. C'est ce Pierre Juvéнал qui m'a révélé le premier qu'on pouvait s'adresser en provençal au bon Dieu.

Dans les *Memòri*, on lit le récit de la visite de Mistral à la tour de Constance d'Algues-Mortes. Le poète était en compagnie de protestantes qui sanglotaient au souvenir des prisonnières cévénoles que Louis XIV fit enfermer là lors de la guerre des Camisards:

— *Pèr nous-àutri, uganauudo, aquéli pàuri femo, martiro de sa fe, es nòsti Sànti Mario.* (Pour nous autres. huguenotes, ces pauvres femmes, martyres de leur foi, ce sont nos Saintes-Maries).

Charles Terrin a su identifier ces voyageuses d'Aigues-Mortes. Il s'agit de Mme Martin-Teissonnière et de Mme Adrien Dumas. Cette dernière, plus connue sous le nom de *Dono Andriano* fut une des grandes amies de Mistral. Pendant près, de vingt-cinq ans Mistral fut le roi du salon des Dumas dans le bel hôtel qui porte le n° 2 de la rue Briçonnet, à Nîmes. Lors de l'inauguration d'une plaque commémorative sur la façade de cet hôtel, Ch. Terrin rappela l'essentiel des relations poétiques du poète avec *l'hirondelle de Nîmes*. Il faudrait peut-être en écrire un livre, mais *Schéhérazade* vit encore et elle est discrète...

Que dire encore? que Mistral voulut avoir un protestant pour en faire son lieutenant et le colonel de son régiment de félibres, un protestant de Châtillon-en-Diois, Pierre Dévoluy, et que, pour apaiser ses scrupules, il lui écrivit:

— Huguenot! raison de plus pour que vous acceptiez. Il est bon justement qu'on voie bien que le Félibrige n'est inféodé à aucune formule religieuse ni a aucun parti politique.

Enfin, touchante identification! Mireille que peintres et sculpteurs et musiciens ont trahie, ont caricaturée à l'envie, Mistral lui-même n'en rencontra pas souvent la réalisation vivante. Et voici que le 12 avril 1902, il écrivait à Pierre Dévoluy:

— Ces jours derniers, en plein Maillane, est arrivée une fillette, petite domestique chez une de mes tantes, qui m'a re-créé Mireille telle que je la vis dans mes rêves de vingt ans..., resplendissante de jeunesse, de grâce, de candeur et de pure beauté. Et savez-vous d'où elle est?... Elle est de Châtillon-en-Diois, votre pays... Elle est protestante et s'appelle Rose!... La comtesse de Die a voulu, il faut croire, nous envoyer le type de la fleur du Félibrige et le type accompli du Capoulié prédestiné.

Il faut le dire encore une fois: si ces manifestations de sympathie le Mistral pour les protestants ne sont pas très nombreuses, encore que je n'en ai cité que quelques-unes, elles sont infiniment touchantes. On en relèverait vingt preuves ça et là dans les pages du dictionnaire de Mistral, *lou Tresor dóu Felibrige*.

Il faut surtout souligner que Mistral n'a ouvert pareillement son cœur à aucune autre confession. En dépit de Marius André le cathare, de Félix Gras qui montait la Croisade en épopée, et de tous les amis de Catalogne et du Languedoc rouge, Mistral ne sympathise avec les Albigeois qu'en tant qu'ils représentaient la civilisation provençale.

Leurs idées religieuses n'ont jamais intéressé le Maillanais.

C'est pourquoi, ces observations étant dites, lorsqu'on parle de Mistral chrétien, c'est dans le sens strict de Mistral catholique qu'il faut comprendre la chose. C'est bien pourquoi mon vieil et grand ami Pierre Dévoluy avait donné à son article (dans la revue *Foi et Vie*, de sept. 1930) le titre: *Mistral, poète catholique*.

Il me semble que, pour traiter convenablement le problème, il suffirait de développer les quelques belles pages du Capoulié de ma jeunesse.

Oui, cela suffirait, si d'autres n'avaient pas mal enténébré les données de ce problème. Prenons, par exemple, A. Thibaudet qui a écrit:

— Mistral représente la civilisation paysanne; il faut mettre l'accent sur *civilisation* autant et plus que sur paysanne. Et *civilisation paysanne* ne voulait pas dire pour lui *foyer paysan*.

Pour mesurer l'exagération de Thibaudet il suffit de visiter la maison de Maillane, d'y considérer la simplicité des meubles, avec de la paille de maïs pour toute literie, de voir le manque absolu de confort. Mais ce serait une exagération pire que de soutenir que, pour Mistral, civilisation chrétienne ne serait pas, peu ou prou, catholicisme vécu. C'est, en fin de compte, tout ce qu'il me reste à examiner.

Si je demande à ce morveux qui sort du catéchisme:

— Qu'est-ce qu'un Chrétien? il me répond sans hésiter:

— Un Chrétien est celui qui, après avoir été baptisé, fait profession de la foi et de la doctrine de Jésus-Christ.

Baptême! Foi! Action! C'est tout un programme; et ce morveux oublie, s'il ne suppose que cela fait corps avec la doctrine, le commandement majeur, et l'autre, qui n'est qu'un avec le premier: l'Amour. Je reviendrai sur ce point.

Il me suffit pour le moment d'être entré dans la maison et de constater que *multæ sunt mansiones in domo Patris*: il y a de nombreuses manières d'être chrétien.

J'aurais à développer longuement ces idées si je ne reconnaissais que tout a été dit en quelques mots par Pie XII dans son message de Noël 1949:

— Il y a des croyants et des catholiques que malheureusement l'esprit, aussi faible que la chair, rend transfuges de leurs propres devoirs et oublieux des vrais trésors, ou pour de longues années ou dans une alternance habituelle de désertions et de retours éphémères. Ils s'illusionnent s'ils pensent posséder la vie chrétienne, qui plaît à Dieu, sans que la grâce sanctifiante demeure habituellement dans leurs cœurs. Des faciles compromis entre terre et ciel, temps et éternité, sens et esprit, ils sont entraînés dans le danger de mourir de misère et de faim, loin de ce Jésus qui ne reconnaît pas pour siens, ceux qui veulent servir deux maîtres.

Ce danger dénoncé par le Pape est d'autant plus grand en France que nous y étouffons encore sous les relents de plusieurs siècles de jansénisme. Qui dira la désespérance de tant de malheureux que Dieu vient appeler sans attendre l'heure que leur présomption lui avait proposée! La mort arrive et le prêtre tarde, et ils ont oublié qu'une seule pensée d'Amour vaudrait autant pour leur réconciliation que quelque confession précipitée, voulue par la tradition et non par la foi ni par le cœur. Espérons que Dieu, dans sa bonté, acceptera comme acte d'Amour l'acte

de désir de ces braves gens dont, hélas! Mistral fut. Car Dieu est bonté et miséricorde. Il sait que personne ne resterait debout s'il comptait nos iniquités.

Aussi bien, et je le dis ici une fois pour toutes, il ne serait pas très chrétien de voir en la mort une sorte de tirage à la courte paille. La mort n'est qu'un passage et la direction de ce passage est souvent marquée depuis longtemps: l'arbre tombe du côté où il penche.

III

POSITION DE MISTRAL

Dans l'existence de Mistral, tout nous le montre comme étant un chrétien de civilisation au sens intégral, et, avec plus de nuances, un vrai chrétien en esprit et en vérité. Quant à la pratique, quant aux manifestations extérieures de la foi, c'est une autre question, une question qui provoque autant de réponses qu'il y a d'années et qu'il y a de jours dans la vie du Maillanais. Robert d'Harcourt a noté la même évolution chez Goethe: un jeunesse pieuse, puis vient la vie, ses éblouissements qui dissipent les crépuscules. Du moins, l'orgueil se le figure, mais devenus vieux, nous devenons mystiques, car toute vie intérieure n'est-elle pas un cycle fermé? Donc c'est chronologiquement que l'examen doit être conduit, et je ne sache pas que jamais il ait encore été essayé ainsi.

Le premier document à verser au dossier est ce mot un peu aventuré d'Ernest Gaubert:

— Mistral, qui pendant trente ans s'était tenu à l'écart de toute cérémonie culturelle, était redevenu depuis plusieurs années un catholique pratiquant.

Mais, un mois à peine après la mort du poète, le journal *La Vigie* du 30 avril 1914 faisait connaître que depuis trente sept ans Mistral ne faisait plus ses Pâques et qu'il était mort sans avoir pu se confesser.

Ce serait donc en 1877 que Mistral aurait cessé de pratiquer, au lendemain même de son mariage! Alors qu'il est tellement plus facile à un homme marié, et peu courageux, de passer outre au respect humain et d'entrer à l'église sous prétexte d'y accompagner sa femme! La chose serait surprenante; elle irait jusqu'à permettre de supposer que Mistral aurait pris sans tarder une maîtresse, ou qu'il n'aurait pu rompre une liaison; alors qu'au contraire ses lettres d'alors ne cessent de chanter la louange de la jeune épouse avec des expressions d'une sincérité parfois gênante, en tout cas agaçante, d'autant plus convaincante.

Je sais bien qu'à cette époque Mistral réorganisait l'association félibréenne, y appelant les Rouges et les Blancs. Aurait-ce été une catastrophe si le chef du

Félibrige s'était confessé? C'était, en outre, l'époque où, abandonnant l'idée de "la Revanche" en tant qu'idéal politique, les gouvernants de la France conviaient les citoyens à "manger du curé" à titre de diversion. Ce n'était pas la première fois qu'un gouvernement trompait le peuple et l'envoyait pêcher la lune alors que quelque catastrophe était aux portes; l'exemple de l'exposition de 1867 n'était pas ancien, mais le peuple ressemblera toujours au malheureux Sisyphe.

Malgré tout, et bien que je reconnaisse que les preuves contraires me manquent, si je dois accepter la date de 1877 comme étant celle où certainement Mistral se serait éloigné des sacrements et des cérémonies religieuses, c'est plus anciennement que je chercherais un premier refroidissement. Avant 1877, il n'y avait pas une épouse dévote pour le constater et pour le faire savoir. Ce pourrait bien être, ainsi que pour beaucoup d'hommes, aux jours des premières libertés de la jeunesse, quand la ceinture se dénoue plus facilement, lorsque Mistral fut étudiant à Aix, ou lorsqu'il connut les premières fumées de la gloire, ou encore aux jours des nouvelles amitiés, lorsque d'Espagne et d'Irlande on lui venait en aide.

Et c'est justement cette date que donne Charles. Chassé (rapporté par Ach. Rey).

En 1911, Ch. Chassé demanda au curé de Maillane:

— Auriez-vous l'obligeance de me permettre de m'incliner devant le prie-Dieu du poète.

Et le curé de répondre:

— *I'a quaranto an qu'a pas mes li pèd à la glèiso.*

Quarante ans, et même un peu plus, c'est bien la période catalane.

Car Mistral n'échappe pas à la règle commune qui veut que les raisons qui éloignent de Dieu sont toujours les trois convoitises dénoncées en l'épître de saint Jean: l'aiguillon de la chair, la vaine science, l'orgueil de la vie. Examiner une par une ces tentations dans la vie de Mistral, je ne le puis ni ne le veux; il suffira de noter chronologiquement l'attitude du poète quelles que soient ses déterminantes. De plus, si je voulais aller trop profondément dans mes recherches, je serais amené à me demander quelle est la part de responsabilité du prêtre lorsqu'un bon chrétien, de volonté faible, tel qu'était Mistral, s'éloigne de l'Eglise. Quelle est la responsabilité d'un prêtre trop rigoriste ou d'une prudence peu mûrie, parfois au contraire d'un libéralisme excessif lorsqu'une âme faible se perd le long des roses du chemin? Il me fallait noter tout ceci préalablement et indiquer que, pour s'éloigner de l'Eglise, qu'il l'ait fait une fois ou vingt fois, il ne faut pas s'entêter à chercher à Mistral des histoires de femmes; il peut y avoir bien d'autres prétextes.

IV

QUAND IL ÉCRIVAIT *MIRÈIO*

Issu d'une famille profondément catholique, Mistral fut d'abord mis en pension à Saint-Michel-de-Frigolet, où, nous dit-il, à la messe quotidienne de 6 ou de 5 heures, il priait "avec une foi vraiment angélique".

Il y resta de 1839 à 1841.

Il avait à peine 15 ans qu'il traduisait en vers provençaux le *Saume de la Penitènci*, sauf à reprendre ce sujet en 1856 et en 1870.

Peu de chose est à retenir pour mon sujet dans *li Meissoun*, grand poète bucolique écrit en 1848, au temps où Mistral faillit *perdre sa vie* en des aventures politiques d'où il ne serait jamais sorti que muni de quelque écharpe législative. La scène du feu de Saint-Antelme y laisse présager le Chant IV de *Mirèio*. L'homme qui discerne *l'obro de Diéu e soun bras pouderaus* (l'œuvre de Dieu et son bras tout-puissant) est loué comme étant quatre fois heureux. Mais aux gouvernements, quels que soient leurs noms, qui appauvrissent les pauvres mesquins:

*Quand pareiran amount vers lou Grand Juge...
Crese qu'alor lou bon Diéu sara sourd.*

(quand ils paraîtront, là-haut, devant le grand Juge... Je crois qu'alors le bon Dieu sera sourd).

Mistral fit son droit à Aix de 1848 à 1851.

C'est alors qu'il invitait son ami Mathieu à aller vers le socialisme. Alors, a écrit Frédéric Mistral (neveu), Mistral "s'est ennuyé, et on le verra quand paraîtront ses lettres à Anselme Mathieu où il crie son ennui, son esseulement, son horreur du dimanche." (*Gloses sur Maillane et Mistral*, Paris, Peyronnet, 1930).

Puis-je demander, sans plus attendre, si un bon chrétien peut crier son horreur du jour dominical?

Les premiers amis étaient cependant, en grosse majorité des catholiques profondément pratiquants. Roumanille avait même presque l'âme d'un inquisiteur. Aubanel, dans ses heures les plus païennes, n'oublie jamais le chaste amour qu'il avait eu pour Zani, devenue fille de Saint Vincent, et il en demeura digne. Mathieu est un "pistachier sentimental" et ses amours d'étudiant avec une baronne paraissent platoniques sinon lunatiques. Il faut peut être même admettre que Roumieux était lui-même sage, le Roumieux d'alors, l'ami de la pure et humble Antoinette.

Lorsque pour tromper l'ennui de leurs dimanches, nos amis vont en excursion au Ventoux, en *ribote* à Trinquetaille, je sais que les tourne-bride du temps n'étaient pas des couvents de Clarisses et qu'un Alphonse Daudet n'est pas un garant certain d'amours platoniques. Je veux bien que ce ne soit pas uniquement d'Ursulines dont parle Mistral dans ses vers de *Tremount de Luno* (Coucher de Lunes)

*Quant d'Avignounenco
Sus li permenado
O de Selounenco
Avèn calignado!*

(Que d'Avignonaises — sur les promenades, et de Salonaises — courtisées par nous!).

Monseigneur Germain, archevêque de Toulouse, aurait dit à Armand Praviel: — Voyez-vous, je connaissais Mistral. C'était un catholique très convaincu, mais, essentiellement, c'était un provençal. Les provençaux sont croyants; ils aiment beaucoup s'ébattre au soleil. Alors la pratique des sacrements les gêne, les ennuie.

Va pour *s'ébattre au soleil* pour employer le galant parler du spirituel prélat Je veux bien, et encore...? Mistral est là pour protester de la pureté de ses sentiments. Au 1er janvier 1904, il écrivait à Mariéton:

— En compagnie, tantôt de Mathieu, tantôt d'Aubanel, nous courions, le dimanche, les villes et les villages de l'Arlésie et du Comtat-Venaissin, nous informant des belles filles à marier et tâchant de les voir à la messe ou aux vêpres. C'était de l'idéal vécu! (Critobule: *Paul Mariéton d'après sa correspondance*, Paris, Crès, 1920).

C'est même ainsi que Mistral eût l'idéale vision de la vierge de la *Coumunioun di Sant*. Sans en tirer des conclusions étroitement littérales, je souligne que Mistral a écrit: *à la messe ou aux vêpres*, et non *à la sortie de...*, mais je crois bien, qu'au moins avec Aubanel, il ne restait pas à la porte du temple. Mais je ne vais pas jusqu'à transformer Mistral en chartreux avec certain commentateur qui a écrit que les mille préoccupations de la vie "l'éloignèrent du mariage et lui firent regretter peut-être les satisfactions de l'amour. De là, les poésies ardentes et douloureuses du poète qui dut se soumettre à la vertu chrétienne de la chasteté". (A. Dagan. *F. Mistral, sa vie et son œuvre*. Avignon, Aubanel, 1930).

Longtemps après, le père de *Tartarin* a cru spirituel de dépeindre ces agapes comme des vulgaires saouleries.

Voici ce qu'en dit Ed. de Goncourt dans son *Journal*:

— Daudet m'entretenait aujourd'hui de sa jeunesse dans ce pays de soleil, au milieu de ces belles filles lumineuses, se laissant rouler sur les bottes de paille et embrasser sur la bouche, et cela en compagnie d'Aubanel chantant sur les chemins *La Vénus d'Arles*; du grand et jamais enrôlé Mistral, haranguant les paysans avec une pointe de vin, drolatiquement éloquent; du peintre Grivolas, ce ménechme du philosophe de Couture, dans son tableau de *l'Orgie Romaine*, et qui avait pour mission de déshabiller et de coucher les ivrognes.

Amarun, écrit en février 1850, est un poème de 50 vers, d'un réalisme digne de Baudelaire, à propos de la mort du Mauvais Riche selon Saint Luc:

— Mai apereilamout se i'a quaucun, tremolo... car saup tout ço qu'as fa.

— Mais, là-haut s'il y a quelqu'un, tremble..., car il sait tout ce que tu as fait.

Une élégie sur la mort d'Esprit Requien (10 juin 1851) est traitée de manière assez païenne.

Au contraire, la *Fin dóu Meissounié* (La Fin du Moissonneur), datée du 28 juillet 1853) est un poème religieux d'une orthodoxie certaine. Le Maître, celui de là-haut, voyant le froment mûr, fait sa moisson. Telle est la définition de la mort, où ce n'est pas le froment qui dit je suis mûr; mais où c'est Dieu qui *voit* et qui juge. Le vieux moissonneur, alors, n'osant pas s'adresser directement au Maître, parle à l'ami Saint Jean d'été et lui confie sa famille et ses oliviers, sans oublier personne dans son acte de demande qui est aussi un acte de contrition et d'espérance.

Pour remercier la Vierge qui avait sauvé Maillane l'an du choléra (1854), Mistral écrivit six strophes du cantique à Notre-Dame-de-Grâce; et, en 1856, il compléta son premier *Saume de la Penitènci* sous le titre: *le Miserere*.

Avant d'être "l'an du choléra", 1854 avait été, le 21 mai, dimanche fleuri précédant l'ascension, l'an de la fondation du Félibrige. On a trop dit que Mistral avait romancé son récit.

Il n'en est rien: les Sept de la légende étaient bien les sept présents, leur réunion était préméditée, et la fondation du Félibrige fut un acte semi-religieux débutant par une messe où tous communient. Arnavielle, qui aimait à conter la chose, dit que Brunet regimbait un peu, mais qu'il suffit pour le décider d'un mot de Mistral déjà chef:

— *Anen, fagues pas lou couioun.*

L'Anounciado (L'Annonciation) est la paraphrase des versets 26 à 38 du premier chapitre de Saint Luc. La poésie n'est pas parfaite, quelques mots (*chambroun, drole*) sont peu choisis, les deux derniers vers sont traduits du nimois Jean Reboul. Mais "devant tant de simplicité sublime, tant de sincérité et de franchise dans l'inspiration religieuse, tant de noblesse souriante unie au sens le plus élevé de la beauté mystique et du surnaturel, il n'y a plus qu'à admirer en silence. Qu'il

s'agisse de pareils poèmes, c'est toujours les noms des grands primitifs, d'un Fra Angelico, d'un Fra Filippo Lippi, d'un Sandro Botticelli qui surgissent.“ R. Lizop. *Le Message de Mistral*, Toulouse 1941.

Dévoluy (op. cit.) avait aussi souligné *l'incomparable noblesse d'accent* des poèmes populaires mistraliens: “quelques lignes toutes simples et c'est un hymne qui monte droit, un tableau frappant de Primitif qui s'évoque en une large fresque“.

Ce fut pour la Toussaint de 1857 que Mistral, de la manière que j'ai indiquée, aperçut la vierge de la *Coumunioun di Sant*, laquelle

*Davalavo en beissant lis iue
Dis escalié de Sant Trefume.
Ero à l'intrado de la niue...*

(Elle descendait, en baissant les yeux, — l'escalier de Saint Trophime; — c'était à l'entrée de la nuit).

Plus que jamais, ce serait à tomber à genoux devant pareil “rêve mystique annonciateur du Paradis dans une âme virginale“. (Lizop. op. cit.).

Les doigts d'une main seulement suffisent pour compter les œuvres semblables créées depuis qu'il y a des hommes et depuis que des hommes sont nés poètes.

Je descends de pareilles altitudes pour passer sans m'arrêter devant *l'Ase de Sant Jousè* (l'âne de Saint Joseph), la traduction du *Magnificat* et le cantique *Pèr Nosto-Damo de Roumigié* (1858).

Il faut encore mentionner le cantique *Pèr Nosto-Damo de Lumiero* où, le 8 septembre 1859, sans nul respect humain, Mistral parle de *sainte messe, de confession, de communion et à nos bonnes promesses de demeurer toujours fidèles!*

Mais de la “Chandeleur“ de cet an 1859 est datée *Mirèio*. Je ne puis accepter les exagérations dans les imaginations d'un Gabriel Boissy: que les personnages de *Mirèio baignent* dans sa croyance, que le dénouement du *poème baigne dans la douceur et dans la miséricorde céleste*:

— Dieu, depuis l'invocation première, n'a cessé d'accompagner les personnages... Le souffle primordial qui nourrit et élève les figures mistraliennes est un souffle divin, le souffle de sa foi catholique. (*Le Secret de Mistral*. Paris, 1932).

Car, enfin, le poète de *Mirèio*, pour aussi grand catholique qu'on le puisse exalter, ne passe pas pour un Claudel, un Mauriac ou un Veuillot. À la page 266 de son *Mistral*, José Vincent va jusqu'à dire:

— Les vrais monuments e la poésie chrétienne au XXme siècle furent *Sagesse* de Verlaine et les poèmes religieux de Mistral.

Et G. Boissy, qu'on ne peut vraiment freiner, parle de “la présence continue de Dieu dans le moindre comme dans le plus important de ses ouvrages“ (*Transcendance..*).

Il m'est impossible, par contre, d'accepter le jugement de Marcel Coulon pour qui *Mirèio* exprime la foi non de l'auteur, mais des personnages. (*Dans l'univers de Mistral. Paris, Gallimard, 1930*).

M. Coulon, qui a pourtant vécu avec des poètes, et en fut un, oublie qu'un poète parle bien souvent avec les lèvres de ses héros, et que les héros des poètes ne peuvent pas s'empêcher d'être les porte-paroles de leur créateur. Pourquoi donc Vincent raconterait-il une histoire de miracle dès sa première rencontre d'amour? Pourquoi souhaiterait-il que Dieu résolve la question sociale? Pourquoi sa prière à Saint Gens? Et l'épisode de l'ermite de la Valmasque? Et la farandole de la Saint Jean? Et la damnation d'Ourrias? Et les incantations de Taven qui agenouille les antiques sorcelleries aux pieds du Christ? Et pourquoi le long récit des Saintes Maries? Pourquoi la prière de Mireille? Pourquoi ses consolations à Vincent dans la promesse de l'éternelle réunion? Voilà trop de choses, au hasard des souvenirs, pour que tout cela n'affirme pas la foi de Mistral tout autant que celle de son héroïne.

Mais, dit M. Coulon, dans la mort de Mireille la place du prêtre est bien peu de chose. Jean Péliissier, au contraire (*Frédéric Mistral et la Renaissance française, Limoges, 1940*), estime que Mistral “dépeint la scène en homme qui sait et aime la liturgie“.

Il faut donc que mon lecteur en décide:

*Avien abra de candeletto...
Cencha de l'estolo vióuleto,
Venguè lou capelan 'mé lou pan angeli
Refresca soun palai que crèmo;
Ié dounè pièi l'Ouncioun estrèmo,
E la vougnè 'mé lou Sant Crèmo
En sèt part de soun cors, segound l'us catouli.
D'aquéu moumen tout èro en pauso;
Noun s'entendié dessus la lauso
Que l'oremus dóu prèire.*

(On avait allumé des cierges... — Ceint de l'étole violette, vint le prêtre avec le pain angélique — rafraîchir son palais qui brûle; — puis il lui donna l'Onction extrême, — et l'oignit avec le Chrème saint — en sept parties de son corps, selon l'us catholique. — En ce moment, tout était calme; — on n'entendait sur la dalle que l'*Oremus* du prêtre).

Je ne vois pas que le prêtre, malgré l'urgence, ait écourté sa liturgie et son rôle est bien complet. Mais je me demande si c'est pour la rime que les *cierges* sont des *candeleto* ou si l'étole est *vióulelo* à cause des *candeleto*. De plus, ces vers m'émeuvent peu et je ne serais sensible qu'au *pain angélique* si je ne jugeais déplaisant ce mélange de mysticisme et de la sensualité. L'Hostie ne peut rafraîchir que l'âme et non le palais ardent de soif physique. En employant une telle expression, Mistral se classe parmi les poètes qui sont catholiques, mais non comme le poète catholique qu'on voudrait nous imposer.

Maintenant si, malgré tout, on s'en tient au nombre de vers pour juger petite la place du prêtre, je dirai que ce n'est point à lui, mais aux Saintes que l'héroïne s'est confessée. C'est par les Saintes qu'elle a été d'abord administrée et préparée à la mort d'une manière céleste.

Ainsi, dans le poème de la *Coumunioun di Sant*, c'est le Christ lui-même qui dit la messe. Ici ce sont les Saintes qui détiennent l'entrée du Paradis, comme dans le *Pouèmo dóu Rose* ce sera saint Nicolas. Et Mistral mourra d'une mort assez semblable.

Le 12 mars 1859, à Nîmes, au couvent du Père d'Alzon, une fête fut donnée en l'honneur de la publication de *Mirèio*, fête religieuse présidée par l'Evêque entouré par les Messieurs de la conférence de Saint-Vincent, et où le poète Reboul couronna Mistral en sa qualité de *bon catholique de la paroisse de Saint-Paul*. Le Père d'Alzon, qui a laissé une réputation de sainteté, était présent.

Le même jour, à Adolphe Dumas qui, de la part de Lamartine, demandait des détails sur sa vie, Mistral écrivait:

— Si je n'étais chrétien et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien. Le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond, c'est un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes, les hommes dont Il se sert pour élever son nom. Puis il loue les vertus de son père:

— Je n'ai vu nulle part une foi comme la sienne... Il pleurait à chaudes larmes au récit de la Passion. (Cité par Frédéric Mistral (neveu) dans *Gloses...*

Mais, comme tout est contraste en ce bas monde, la *Semaine Religieuse* d'Avignon déclarait certains passages de *Mirèio* contraires aux bonnes mœurs!

Telle était alors la foi religieuse de Mistral que le 29 août 1902, il pourra écrire à Paul Souchon:

— Le vide que vous avez trouvé dans la vieille basilique n'est peut-être que le vide qui est dans l'âme de l'incroyant.

J'ai visité moi aussi Notre-Dame; mais c'était un jour de Pâques et je fus profondément ému en voyant l'innombrable foule d'hommes qui y communiaient de la main du P. Félix. C'était en 1859, lors de l'apparition de *Mirèio* et voici comment Alphonse Daudet relatait la chose au dire d'Ed. de Goncourt dans le *Journal*:

— Adolphe Dumas faisait communier, en sa compagnie, et celle de deux autres littérateurs, Mistral à Notre-Dame, après qu'on s'était confessé au Père Félix, communion suivie d'un gueuleton où l'on se grisait fortement. Infâme tartarinade!

On sait que les héritiers de Daudet protestent avec vigueur contre les racontars du *Journal*. Que Daudet n'a-t-il commencé par respecter les amis de sa jeunesse! Car, si le *Journal* romance et amplifie, c'est bien Daudet qui est à la source de la documentation.

V

QUAND IL ÉCRIVAIT CALENDAU

Cette ardeur religieuse ne tarda pas à se refroidir dans les premières fumées de la gloire, dans l'orgueil de la vie, et, aussi, dans une admiration sans réserve de Lamartine, de sa parole, de ses œuvres, de ses idées. Qu'aujourd'hui, depuis les dernières recherches, on sache que Lamartine, malgré sa foi insuffisante, ses connaissances religieuses élémentaires et branlantes, l'idée romantique qu'il se faisait du Christ, ait toujours adoré Dieu, l'ait toujours prié dans l'intimité de son âme; que, devenu vieux, il ait accepté l'entière loi catholique lors de son mariage avec sa nièce Valentine de Cessiat, soit!

Mais, au temps de Mistral, on savait seulement que certaines œuvres de Lamartine étaient condamnées par Rome, en raison d'un déïsme nébuleux, d'un rousseauïsme fantaisiste; on savait que, depuis la mort de sa fille en Orient, Lamartine était plus ou moins un révolté à l'égard de l'Eglise, sinon envers Notre-Seigneur lui-même.

Mistral n'est plus un jeune homme. On le considère en homme; le jour même de ses trente ans il est fait conseiller municipal (un conseiller municipal *blanc*). Avec la gloire, voici les nouveaux amis venus *et d'Espagne et d'Irlande*: Wyse en 1859, Calvet en 1861, Balagner en 1866...

Voilà Mistral embarqué dans les affaires catalanes où la Vierge *brunette* (*moureneto*) de Montserrat n'arrivait pas à blanchir toute la marchandise, parfois tellement rouge que Mistral protestait. Les Catalans très rouges en politique,

restaient en religion, pour la plupart des chrétiens pratiquants, mais Wyse était complètement sceptique.

Telles sont les raisons par lesquelles je crois pouvoir expliquer le silence religieux de Mistral entre 1860 et 1870; silence parfois bien lourd! Mistral ne se faisait sans doute pas illusion sur la médiocrité lyrique de certaines de ses poésies religieuses. A leur sujet, je rappellerai le mot que l'on prête à une jeune fille de Fontvieille dont Mistral était amoureux en 1859 et qui l'aurait refroidi en lui disant:

— *S'un cop sian marida, farés plus, parai, d'aquéli pichòti couiounado?* (Une fois mariés, vous ne ferez plus, n'est-ce pas, de ces petites rigolades?)

F. Mistral (neveu) raconte l'histoire autrement (*Gloses...*) Ce serait une femme de Graveson qui dit au poète:

— *E l'Armama parèi toujours? i'escrivès toujours d'aquéli pichòti couiounado que fan tant rire?*

— *Que voulès, ma bravo femo, fau bèn faire quaucarèn pèr gagna sa vido,* aurait répondu le poète. Et l'*Almanach* paraît-il toujours et y écrivez-vous toujours de ces bêtises qui font tant rire?

— Que voulez-vous! ma brave femme, il faut bien faire quelque chose pour gagner sa vie.

Peu importe, ce qui m'intéresse c'est le mot et non les circonstances.

Mistral savait ce qu'il faisait en écrivant ces humbles choses, telles sa traduction du *Pater*, des Commandements, du *Magnificat*. Il ne cessa jamais d'être le *factotum* de l'*Almanach*, de l'*Aiòli* ensuite. Il faisait tout ce que ses amis auraient fait moins bien ou n'auraient pas fait, et les quatrains pour le savon Mikado en sont la plus évidente preuve. Et quel directeur de journal félibréen n'a pas agi de même? Est-ce que Dévoluy, Renadiéu ou Ronjat n'ont pas entièrement refait certains de mes premiers papiers, n'en laissant que la signature de bonne? Il y a bien peut-être des œuvres entières d'anciens félibres où tout, sauf la signature, serait de l'écriture de Mistral, et on en discutera longtemps encore. Mistral, en l'espèce, sut vaincre tout respect humain et continua de rédiger ses *pichòti couiounado*. Il fut moins fort quand un autre démon du même genre vint lui siffler à l'oreille:

— Il n'est pas nécessaire de parler si souvent du bon Dieu. C'est risquer de perdre en considération devant tes nouveaux amis qui sont au-dessus de ces petites choses!

Cette époque n'est pas sans me fournir quelques notes.

En voici: le poème à Notre-Dame d'Afrique (mai 1861) est plutôt une chronique rimée qu'un cantique. L'écrire est néanmoins vouloir figurer au catalogue des chrétiens. Pour la *Chandeleur* de 1862, Mistral accepta de fêter l'anniversaire de *Mirèio* parmi les Sœurs de l'Assomption d'Auteuil, sous la présidence du Père d'Alzon.

L'année 1865 me paraît cruciale, à lire le document cité par J. Charles-Roux (*William Bonaparte Wyse...*, Paris, Lemerre, 1917).

Le 5 janvier, Mistral écrivit à Sémenow qui venait de se battre:

— Je comprends la nécessité du duel; je me battrais, je pense, comme un autre. Le 17 mars, il réaffirmait à Wyse une admiration pour Garibaldi, déjà manifestée le 6 sept. 1861. Mais, sans doute se croit-il obligé d'admirer en Garibaldi surtout le fils de Nice: *Niço cap de Prouvènço* (Nice tête de Provence):

— Bien que son héroïsme l'ai fait le premier fils de l'Italie, dites-lui bien que la Provence s'obstinera toujours à le revendiquer comme une de ses gloires les plus pures.

Le 3 ou 4 (sic) juin 1865, Mistral écrivit encore à Wyse:

— On n'a peut-être là-haut que l'immortalité que l'on mérite! Peut-être la vie future n'est-elle proportionnée qu'aux aspirations plus ou moins énergiques de la vie actuelle. Je comprends que l'âme d'un moucheron ou d'un crétin retourne après la mort dans l'océan de vie, dans le grand être; mais l'âme d'un génie ou de tout être qui s'est fortement accentué doit persister indépendante (Cette lettre de 1865 est parfois citée de manière inexacte).

Victor Poucel a écrit d'Anatole France:

— Je ne sais si l'on doit dire qu'il avait perdu la foi. — La foi ne se perd pas comme on perd un portefeuille; — il avait opté contre la foi.

Mistral est loin d'en être là. Tel Goëthe à la même période de sa vie, il croit s'être *composé un christianisme à son usage personnel*. Il croit lui aussi que *le sentiment est tout*.

Examinons donc rapidement quel était alors son sentiment politique. L'ancien républicain, plus on moins socialisant, de 1848, malgré son indignation au 2 décembre 1851, s'était, par amour de l'ordre, rapproché de l'Empire. Il s'était, avec le pays presque entier, amouraché de l'impératrice, et l'avait saluée à son passage en Provence, à l'automne de 1861. Le 15 août 1863, il accepta la Légion d'honneur, mais il eût presque aussitôt un mouvement de recul qui n'est pas le réflexe de celui qui aussitôt satisfait devient ingrat, mais parce que le gouvernement s'affirmait de plus en plus centralisateur. Je renvoie sur ce point à la lettre à Cappeau du 23 juillet 1864, lettre publiée par Pierre Azéma dans *Aspects de Mistral* (Marseille, 1931) dans la revue *Calendau* en 1940 et dans sa brochure: *La Politique de Mistral* (Montpellier, 1940).

Une circulaire impériale recherchait *les moyens de faire disparaître au plus tôt les patois populaires*. Mistral prit aussitôt le mors aux dents. Lui qui, le 1er janvier 1865, écrit à Wyse:

— L'Empereur lui-même, en clairvoyant génie..., favorise la décentralisation. (Charles-Roux, *op. cit.*); lui qui, le 3 août 1865, écrit au même:

— Le vingtième siècle ouvrira l'ère des fédérations, une idée affirmée tout à coup par Napoléon III dès le commencement de 1867, nous le voyons accepter

de comploter (?) contre les gouvernements de Paris et de Madrid, de connivence avec Balaguer.

Telle était la température de Mistral à l'époque où il écrivait *Calendau*, œuvre essentiellement laïque, qu'on le veuille ou non. Edouard Aude, sacré par Barrès comme le grand exégète de Mistral, a écrit dans l'avant-propos d'une brochure du pasteur protestant André Lamorte:

— L'invocation de *Calendal* n'est-elle pas aussi toute religieuse puisqu'elle est faite à l'âme divinisée de sa chère Provence? (*Le Christianisme de Mistral*, Aix et Montauban, 1931).

Edouard Aude voulait rire, sinon il se moquait des lecteurs. Je lis au commencement du poème “Cantarai, se Diéu vòu” (Je chanterai, si Dieu veut); et à la fin “*Lou soulèu, que Diéu doumino*” (le soleil que Dieu domine). Il n'y a pas un mot religieux de plus en tant qu'*invocation* à Dieu, alors que dans *Mirèio*... Oui, il y a l'invocation *Amo de moun país!*...

Une *galéjade* d'Aude ne suffit pas pour en faire pas une prière, même s'il ne s'agissait que d'imiter Virgile.

Les épisodes de tradition chrétienne ne font pas défaut dans *Calendau*, mais ils n'y sont que l'accessoire, alors qu'il ne resterait à peu près rien de *Mirèio* si on en pouvait retrancher la religion. Je signale sommairement au chant VI le cantique de la Vierge Couronnée de la Ciotat, au chant VIII les basiliques édifiées par les Compagnons et leur supplication pour la Provence catholique, et l'histoire de Saint Bénézet et la forêt de la Sainte-Baume où *l'âme illumine la matière*... René Jouveau voit encore une note chrétienne dans les mots du chant IX: *Diéu pago tard, mai pago e pago larg*.

— Dieu paye tard, mais il paye, et largement!

Ed. Aude en voit dans les vers du chant VIII:

*I' a 'n soulet Diéu, sian tóuti fraire;
Vaqui lou grand Secrèt! Vaqui lou grand Devé!*

(Il n'y a qu'un Dieu, nous sommes tous frères, — voilà le grand *Secret!* Voilà le grand *Devoir!*)

Je veux bien que ce soit autant chrétien que compagnonnique. Mais, où je ne puis plus suivre, c'est lorsque Jean Péliissier (*op. cit.*) recommande comme catholique ce passage:

*... Lou prèire
Tèn l'oustiò à la man e nous dis: Adouras...*

*Nautre adouran. Acò dèu èstre:
Dieu es tout bèu, tout grand, tout mèstre;
Nàutri mourtau, nàutri terrèstre,
Noun sian, foro si doun, que rastegue e pauras.*

(Le prêtre — tient l'hostie à la main et nous dit: Adorez!... — Nous adorons. Cela doit être. — Dieu est tout beau, tout grand et maître souverain; — nous, mortels, nous enfants de la terre, — hors de ses dons, ne sommes que chétifs et misérables).

Certes, cela ressemble aux vers d'un dévot et pieux poète! Mais si on remet la citation dans son contexte, on voit qu'elle vient pour n'être qu'une comparaison avec le sein nu d'Estérelle. Alors je demande si cela n'est pas cent fois plus surprenant, plus risqué, plus malencontreux que ce que j'ai dénoncé dans la communion suprême de Mireille. Certes, les auteurs mystiques ont d'autres audaces, mais je ne puis comparer: il me semble qu'à la même flamme la même chaleur donne ici des étincelles et là du charbon.

José Vincent avait écrit:

— Tout rite est à peu près absent de la religion lamartinienne. Il arrive rarement au poète d'évoquer l'Eucharistie et la messe. (*Le Christianisme lamartinien*, dans le journal *Rex*, de Louvain, du 12 octobre 1934).

Et, en rendant compte de cette opinion, le chroniqueur de la revue *Calendau* (1934, p. 346), disait:

— J. Vincent n'a pas l'air de se rendre compte que cette remarque s'applique tout autant — sinon davantage — à la religion mistralienne.

J'ajoute que les rares fois que Mistral évoque ainsi l'Eucharistie et la Messe, il le fait avec une insigne maladresse.

Que dire encore du sentiment de la mort dans *Calendau* et de la tentative de suicide du héros?

*Vengue la mort, negro escoundudo,
Toumple sèns founs! qu'à la perdudo
Me ie lance! — Em' acò d'un de si pistoulet
Contro éu virant le narro, paure!
Se vai tua,...*

(Vienne la mort, sombre refuge, — gouffre sans fond! Tête baissée, — que je m'y plonge! A ces mots, d'un de ses pistolets — tournant contre lui la narine, — il va se tuer, — Chant 1er).

*...Souto terro
En pas dourmiren proun sus lou meme coustat.*

(Sous terre, — en paix, et sur le même flanc, nous dormirons assez), disent les princes des Baux au même chant; et, au chant VII^{me}, c'est Estérelle elle-même qui dit à son amoureux:

E tu mort, plus jamai reveiras lou soulèu.

(Mais toi, une fois mort, tu ne reverras plus le soleil).

Quel est finalement le thème entier du poème?

Il s'agit pour Calendal de provoquer *noun en feloun mai en bravaire* (non pas en félon, mais en brave) un Sévéran, aussi venimeux qu'on le veuille, pour le tuer, et ensuite s'emparer de sa femme. C'est un duel rappelons-nous le mot de Mistral en 1856, après le duel de Sémenow (Mistral donna à Estérelle plus d'un trait de la blonde Comtesse de Sémenow... bien qu'il ait eu d'autres modèles).

Un tel déploiement d'héroïsme était-il vraiment nécessaire? Estérelle et Sévéran étaient-ils vraiment et valablement mariés? Si dix vers ont suffi pour administrer à Mireille les derniers sacrements, la part du prêtre au mariage d'Estérelle et de Sévéran tient en un seul vers; en deux vers, les bans compris:

*Dins li vue jour an liò li crido;
Enfin lou prèire nous marido, —
Lou nòvi estènt preissa, tout se menè batènt, —
E sian i noço.*

(Dans la huitaine sont publiés les bans; — enfin le prêtre nous marie — (le futur ayant hâte, on mena tout battant), — et nous sommes aux noces).

Et les noces ne sont pas terminées qu'Estérelle s'enfuit à jamais: Sévéran, que nous sachions, ne l'a pas touchée.

Le livre de Pierre Dévoluy, *Mistral et la rédemption d'une langue* (Grasset, 1941), est de beaucoup la meilleure et la plus profonde étude de l'œuvre mistralienne. On pourrait lui reprocher d'avoir parlé des *quatre vierges*: Mireille, Nerte, l'Anglore, et la jeune fille de la *Coumunioun di Sant*, en oubliant Estérelle.

Il est vrai que Mistral n'a pas étalé pour cette dernière sa palette de couleurs délicates et printanières. Pourtant son âge ne devait pas différer beaucoup des quatorze de Mireille ou des seize de Nerte, puisque Calendal lui-même *d'age moustravo la vinteno o gaire mai*. — montrait vingt ans d'âge — ou guère plus. Mistral, parlant d'Estérelle la nomme le plus souvent *femo ou damo*, et elle-même dit: — *siéu maridado* — je suis mariée.

Mais elle dit aussi. — *Libro e puro e feroujo restèn* — mais restons libre et pure, mais sauvage restons!

Au chant second, je relève le mot *nòvi* traduit au hasard par *fiancés* ou par *mariés*. Le père de Sévéran dit à Estérelle: — *Folo as croumpa lou vin...*

*A-n-un capoun ta destinado
Es pèr la vido encadenado!*

(Tu as acheté le vin, folle!... — A un coquin ton sort — est lié pour la vie!)

Mais Estérelle, donnant la preuve qu'elle est restée intacte, de crier:

*Oh! pulèu la presoun, pulèu la fam, pulèu
La toumbo, la mort avans ouro!...
Mai ounte ana? mounte recourre?
De lou subi me desounoure!*

(Oh! plutôt la prison, plutôt la faim, plutôt — la tombe, la mort prématurée! — Mais où aller? où recourir? — Le subissant, je suis deshonorée!).

Enfin, au chant IV^{me}, Estérelle est nommée *Femo, belour, lume dóu mounde... la blanco vierge* (Femme, beauté, fée, lumière du monde... la blanche vierge).

Un dernier argument: le 5 février 1887, à propos d'une étude de Zola sur Calendau, Wyse écrivit à Mistral:

— Quelle méprise de faire penser aux lecteurs que l'amour d'Estérelle pour son amant est une intrigue de femme mariée. Elle était vierge, elle qui était si exceptionnellement pure, même dans les fortes tentations. (Charles-Roux, *op. cit.*).

Et je ne sache pas que Mistral ait dit non.

C'est en 1865, le 10 mars, que Mistral écrivit la *plainte: Pèr la felibresso Antounieto*.

Lizop, au livre cité, dit de ce poème:

— Mistral est un des très rares qui aient su évoquer poétiquement le Paradis des Chrétiens, son bonheur supra-terrestre, purement spirituel, infini, dont rien dans ce monde ne peut donner une idée. Ce tour de force, il l'a accompli en s'inspirant strictement de la théologie catholique sur la vision béatifique.

Il est certain que cette œuvre, qui n'est pas écrite, comme *Calendau*, en vue d'une certaine diffusion, ce qui n'enlève rien à sa beauté, est d'inspiration profondément chrétienne... ou y vise. On y relève, en effet, pas mal de panthéisme lamartinien:

*Dins la Vido aluminado... te prefoundes urouso...
e, libro, t'emplanant, siés coume l'alauseto que s'enauro...*

*Dins l'armouniò universalò,
Vuei coume la mouissalo
Bressado pèr lou vènt,
Barrules empourtado, esperdudo e ravidò,
E te chales d'ausi lou tourrènt de la Vido
Regoula sènso fin pèr lis astre mouvènt.*

*Esperitalo e clarinello,
T'unisses, vierginello
Amount dins lou clarun
Au sublime Esperit que boufo sus lou mounde...*

(Dans la Vie illuminée., tu t'engloutis heureuse... et planant libre., tu es comme l'alouette qui s'enlève... Dans l'harmonie universelle, — aujourd'hui pareille au moucheron — bercé par le vent, — tu roules emportée, éperdue et ravie, — et délicieusement tu écoutes le torrent de la Vie — ruisseler sans fin par les astres mouvants. Spirituelle et diaphane, — tu peux t'unir, ô vierge — dans la clarté des cieux, — au sublime Esprit qui souffle sur les ondes).

Les dernières strophes donnent davantage raison à Lizop, surtout l'avant dernière que voici:

*De la bèuta la font proumiero
Enèbrio de lumiero
Toun iue countemplatiéu;
E' m' acò, t'apoundènt à l'obro soubeirano,
De la sciènci divino espousques quauco grano
Dins lou cor di mourtau que souspiron à Diéu.*

(la source primordiale de la beauté — enivre de lumière — ton œil contemplatif; — et là joignant ton oeuvre à l'oeuvre souveraine, tu sèmes quelques graines de la science divine — dans le cour des mortels qui aspirent à Dieu).

Ce qui peut être une allusion aux rapports de *l'église triomphante* et de *l'église militante* dans le dogme de la communion des saints, et comme une anticipation du mot de la sainte de Lisieux:

— Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre et à la pluie de roses promise par la même sainte.

VI

LOU SAUME DE LA PENITÈNCI

Il ne faudrait pas croire que c'est seulement au cours de la guerre que Mistral eut quelque renouveau de sentiment religieux. Dès 1867, il avait aperçu ce qui se cachait sous le programme décentralisateur de son ami Balaguer et il s'était dégagé du "complot" projeté en commun.

Le 3 mai 1868, dans un discours aux Catalans, Mistral affirma:

— Diéu-merci, an uno amo li pople éli peréu, e lis amo soun inmourtalo!

— Dieu-merci, les peuples eux-aussi ont une âme, et les âmes sont immortelles.

Simple manière de parler d'un poète, et parole peut-être un peu hasardée quant à la théologie.

Plus significatif est le geste accompli quatre jours après. Je sais bien que les Catalans en général, et Balaguer sans doute aussi restaient attachés à leur catholicisme. Je suis pourtant convaincu que ce fut intentionnellement que Mistral gravit, le 7 mai 1868, le mont sacré de Catalogne pour y écrire, bel acte de foi et d'humilité, son cantique non rimé sur un rythme catalan: *Pèr Nostro-Damo de Mount-Serrat*:

— *A la cimo de ma vido, — à la fin de moun jouvènt, — embouni d'aquel eslùci — que lou mounde pòu jita, —... Siéu vengu dins ta capello — m'ageinouia sus ti bard, — e dins moun paure cor d'ome — un segren s'es acampa, —... Car en fàci de ta glòri, — e davans ta pureta, — recounèisse que ma vido — noun es rèn que treboulun, — e, pecaire, que moun obro — n'es que fum escassamen. — Adouno, Rèino catalano — que trepejes d'eilamont — nòsti nèblo, dins l'espàci — que me rèsto à passeja, — meno-me coume la maire — meno soun pichot enfant!*

(A la cime de ma vie, — à la fin de ma jeunesse, — ennuyé de cet éclair — que le monde peut jeter, —.. Je suis venu dans ta chapelle — m'agenouiller sur les dalles, — et dans mon pauvre cœur d'homme — s'est amassée une crainte, — ... Car en face de ta gloire — et devant ta pureté, — je reconnais que ma vie — n'est rien que trouble, — et que mon œuvre, hélas n'est qu'un peu de fumée. — C'est pourquoi, reine catalane — qui foules de là-haut — nos brouillards, dans l'espace — qu'il me reste à parcourir — conduis-moi comme la mère — conduit son petit enfant!)

Il aurait fallu que Mistral écrive toujours ainsi pour que j'accepte le mot de José Vincent (cité par Péliissier, *op. cit.*):

— Mistral est un croyant et un croyant averti. Il l'est avec docilité, sans ombre de réticence, sans un mot d'orgueil ou de reprise.

Nous en sommes loin, et, lorsqu'en 1869, à Lamartine malheureux dans sa vieillesse, Mistral écrivit:

— Heureusement, il y a un Dieu là-haut et des compensations inévitables, ces *compensations* me semblent volontairement vagues et nébuleuses. Je ne puis donc accepter le jugement d'Ed. Aude et de l'abbé Spariat que c'est dans la *plainte* après *La mort de Lamartine* que l'on voit le mieux le christianisme de Mistral. En premier lieu, le parallèle entre Lamartine et le Christ de la Passion est déplaisant et déplacé.

Quant à la strophe:

*De l'Autisme Adonai éu sublime grand-prêre
Que dins sis inne sant enaurè nòsti crèire
Sus li courdello d'or de l'arpo de Sioun,
En atestant lis Escrituro
Li devot Farisen cridèron sus l'auturo
Que n'avié gens de religioun.*

(Du Très-Haut Adonai lui sublime grand-prêtre, — qui dans ses hymnes saints éleva nos croyances — sur les cordes d'or de la harpe de Sion, — en attestant les Ecritures — les dévots Phariséens crièrent sur les toits qu'il n'avait point de religion); cette strophe n'est rien moins qu'une protestation sacrilège contre la condamnation que le Pape avait lancée contre certaines œuvres de Lamartine.

C'est l'affirmation que le *sublime grand-prêtre* de Milly était un grand patriarche en comparaison du pauvre chétif pape que *l'admirable* Garibaldi assiégeait dans Rome en ce 24 mars 1869.

Sans rendre Mistral responsable de ce que lui écrivaient ses amis, mais on ne s'écrit guère pour se dire des choses désagréables, il faut joindre au dossier un bout de lettre de Wyse, lequel était baptisé, mais avait des allures que je dirais volontiers *esthétique-catholiques*. Le 12 mai 1869, malade au point de se croire moribond, il écrivit à Mistral:

— La vie future! Le grand et terrible mystère! Je veux, je veux croire dans l'Amour divin!!! Mais, de l'autre côté, le matérialisme, fils de la Science. Entre les deux, mon Dieu, je suis comme entre des chevaux sauvages! Quelle destinée affreuse! (Charles-Roux, *op. cit.*).

Voici la guerre, voici Sedan, voici la République? Pour quels motifs Mistral fut-il exclu du Conseil municipal entre le 18 septembre 1870 et le 21 janvier 1878? même aux jours où son ami le carliste Doucieux était un curieux préfet? Dans ses divers travaux, Frédéric Mistral (neveu) n'a pas complètement dévoilé la solution de ce problème. Je me bornerai donc à noter qu'à peine la République proclamée, on sonda Mistral pour le faire présenter à la députation soit comme radical, soit comme républicain modéré, l'étiquette fédéraliste risquant d'être

suspecte. Donc de se classer parmi les *Blancs* à Maillane n'était pas une difficulté qu'on ne puisse tourner.

C'est alors qu'il répondit à Tavan, le 28 novembre 1870:

— La Franço vòu pas èstre governado pèr li Jacoubin (cènt fes mai tiran e centralisaire que li reialisto éli-meme). Tènte tranquile e fiso-te de moun istinct. Acò 's pas la draio dóu Felibrige. Lou Felibrige pòu èstre que giroundin, federalisto, religious, liberau e respetous di tradicioum. En-foro d'acò, noun a plus de resoun d'èstre.

— La France ne veut pas être gouvernée par les Jacobins (cent fois plus tyrans que les royalistes eux-mêmes). Tiens-toi tranquille et fie-toi dans mon instinct. Cela n'est pas la voie du Félibrige. Le Félibrige ne peut être que girondin, fédéraliste, religieux et respectueux des traditions. En dehors de cela, il n'a aucune raison d'être.

C'est alors que Mistral remit une troisième fois sous sa plume le *Saume de la Penitènci*, et il écrivit un chef d'œuvre:

I. — 1. Segnour, à la fin ta coulèro

Largo si tron...

2. ...E noun n'i a ges que nous apare.

Di galapian

Qu'aparavian!...

4. Segnour en guerro em' en discòrdi

Se derouïs

Noste païs;

E, sènso ta misericòrdi,

Se manjaran

Pichoun e grand.

5. ...Nous despoutèntes e nous forces

A counfessa

Lou mau passa.

II. — 3. Segnour, avèn, leissant à rèire

Ti sacramen

E mandamen,

Avèn, brutau, plus vougu crèire

Qu'à l'interès

E qu'au Prougrès!

IV. - 2. Segnour, se la Ciéuta rebello

Que nous regis

E nous cougis,

A fa versa toun archimbello

En rebecant

E te negant.

3. Segnour, espargno la Prouvènço
 Car s'a falì
 Es pèr óublit!
 Voulèn lava nòstis óufènso
 En regretant
 Lou mau d'antan.
4. Segnour, voulèn deveni d'ome;
 En liberta
 Pos nous bouta!
 Sian fiéu de Roumo e gentilome;
 E marchan dre
 Dins noste endré.
5. Segnour, dóu mau sian pas l'encauso.
 Mando eiçabas
 Un rai de pas!
 Segnour, ajudo nosto Causo!
 E reviéuren
 E t'amaren.

(I. - 1. Seigneur, à la fin ta colère — lance ses foudres... — 2. et à notre défense pas un qui accoure — des escogriffes — que nous défendions. — 4. Seigneur, dans la guerre et la discorde — se ruine — notre pays; — et sans ta miséricorde, — se mangeront — petits et grands. — 5. Tu brises notre puissance, et tu nous forces — à confesser — le mal passé. — II. — 3. Seigneur, laissant derrière nous — tes sacrements — et commandements, — nous n'avons, brutaux, plus voulu croire — qu'à l'intérêt — et au Progrès! — IV. — 2. Seigneur, si la Cité rebelle, — qui nous régit — et nous contraint — a fait déverser ta balance — en regimbant — et, te niant, — 3. Seigneur, épargne la Provence — car, si elle a failli — c'est par oubli! — Nous voulons laver nos offenses en regrettant — le mal d'autrefois. — 4. Seigneur, nous voulons devenir des hommes; — en liberté — tu peux nous mettre! — Nous sommes fils de Rome et de noble race — et nous marchons droit — dans notre pays. — 5. Seigneur, nous, ne sommes pas les auteurs du mal: — envoie ici-bas — un rayon de paix! — Seigneur, viens en aide à notre Cause — et nous revivrons — et nous t'aimerons).

Le poème est parfait, la contrition n'est point parfaite. Il n'est pas dit que Mistral, lui en personne, ait confessé le *mal d'autrefois* à l'oreille d'un prêtre ainsi qu'il est prescrit. La Provence ressemble assez au fameux Pharisien de Saint Luc: — O Dieu, je te rends grâce de ce que moi je ne suis pas comme ce Publicain..., ce Paris *rebelle*.

Dans la deuxième édition des *Iles d'Or*, en 1887, les strophes deuxième et troisième de la quatrième partie furent modifiées et une strophe nouvelle leur fut intercalée. Il n'est pas hors de mon sujet de citer aussi ces variantes:

- IV. — 2. Segnour, se li ciéuta rebello
 Pèr drudarié

O matarié,
 An fa versa toun archimbello
 En rebecant
 E te negant,
 2 bis. Segnour davans l'eissoufle aupèstre
 Que lauso Diéu
 Ivèr - estiéu,
 Tóuti lis aubre dóu campèstre
 Oubeïssènt
 Plegon ensen
 3. Segnour, la Franço e la Prouvènço
 Noun an fali
 Que pèr óublit:
 Perdouno-nous nòstis óufènso
 Car regretan
 Lou mau d'antan.

(IV. — 2. Seigneur, si les cités rebelles, — par opulence — ou par folie, — ont fait déverser ta balance — en regimbant — et te niant, — 2 bis. Seigneur, devant le souffle alpestre — qui loue Dieu — hiver, été, — tous les arbres de la campagne — obéissants - plient ensemble. — 3. Seigneur, la France et la Provence — n'ont failli — que par oubli: — pardonne-nous nos offenses, — car nous regrettons — le mal d'autrefois).

Sian fiéu de Roumo! mais enfin de quelle manière? humanistes seulement et fils de la Louve? ou en civilisation chrétienne sous les plis du Labarum? ou complètement, en fils respectueux et soumis de ce vieux Pape qui vient de s'enfermer prisonnier dans son Vatican? On n'en sait rien.

Mais on sait pourtant que le *Saume* ne fut pas simplement une belle page de poésie. Mistral l'envoya à tous ses amis comme la proclamation de ses convictions. Il l'accompagnait de commentaires où il dénonçait *la défense nationale* toute en paroles sonores de Gambetta, sa ressemblance avec les erreurs jacobines, la démoralisation, l'impiété haineuse, tout ce qu'on voyait depuis 80 ans.

Le *Saume*, qui est daté dans les *Isclò d'Or* de novembre 1870, portait dans l'*Armmana* pour 1871 la date du 2 décembre, comme une manifestation certaine contre le vaincu qui avait capitulé à Sedan. Wyse releva la chose dans sa lettre du 7 février 1871:

— La vraie virilité ne consiste pas, à mon avis, à bramer hystériquement contre la nécessité, mais à se courber devant la main de Dieu et à faire comme vous faites en cette pièce sublime... Et cette guerre, cette guerre horrible, peut-être portera, dans le fin fond, du bonheur à la France.

Il faut le voir comme cela pour ne point crever de dépit. Adieu, cher ami. Pardonnez-moi si, en Anglais, en “Barbare“, je dis quelquefois mon avis

brutalement. Ce n'est que l'exagération de mon dégoût pour tout ce qui sent l'ingratitude contre l'ex-empereur, pour lequel cependant, entre nous, je n'ai pas la moindre sympathie *personnelle*. Je sens au fond que vous touchez aux mêmes idées. (Charles-Roux. *Op. cit.*).

Au lendemain de la *Commune*, Jules Simon recommandait l'obéissance et la souffrance. Mais, soulignait Mistral, il n'y a que Dieu qui peut donner de tels commandements, il n'y a que la loi de Dieu qui peut refaire un peuple.

Il fallait pourtant espérer, car un peuple de paysans ne peut pas mourir.

C'est alors qu'il écrivit à Quintana ces mots:

— Place au Christ et au Décalogue! Hors de lui et hors de là, il n'y a que pourriture, sauvagerie et dissolution. (25 mai 1871). Les mêmes idées sont reprises au *Roucas de Sisife* (Le Rocher de Sisyphe) le 1er septembre 1871. Ce poème est comme un *Saume* laïcisé, où tout juste deux vers rappellent l'antique loi et font allusion aux prêtres massacrés par les Communards.

Au sujet des variantes que l'on rencontre dans les œuvres de Mistral, Paul Souchon feint de ne voir qu'un souci permanent de perfection et même de correction dans je ne sais quelle arrière pensée de patriotisme français. Mistral n'a pas besoin d'avocat sur ce terrain; laissons-le s'expliquer seul avec ses textes devant le lecteur.

Quant à vouloir appuyer son dire par l'affirmation que de l'une à l'autre les trois éditions des *Isclò d'Or* portent retranchements, ajouts et corrections, Paul Souchon est dans l'erreur. Qu'elles soient in-8° ou in-12°, toutes les éditions de 1875 à 1878 sont la réimposition d'un même cliché avec les mêmes petites fautes typographiques.

Il restera seulement que Mistral n'a pas voulu exposer sur le champ de foire le secret réservé aux jeunes disciples dont le foie est rouge. Aux uns le Tavel, à d'autres la piquette,

*Mai li maudi
Que renègon lou verbe,
Que la terro se duerbe
Pèr lis aprefoundi.*

(Mais les maudits, — ceux qui renient le verbe, — que la terre s'entr-ouvre — pour les engloutir!)

MISTRAL - APOTRE

C'est la lettre de 1873, à Tavan, qui a fait traiter Mistral d'*apôtre* par le journal toulonnais *la Pignato*, qui publia cette lettre en 1933 (Il la reproduisait d'après le livre de J. Charles-Roux: *Des Troubadours à Mistral*. Avignon, 1917). Non sans raison, la rédaction de ce journal disait que, *même en chaire sainte, il ne s'est pas dit de paroles aussi sublimes que cette admirable lettre trop peu connue*, pour reprendre le mot déjà cité de Frédéric Mistral (neveu).

Il semble difficile de supposer qu'un homme, capable d'écrire de telles choses, ne pratiquait pas sa religion. C'est d'autant plus difficile que cette lettre n'est pas isolée, que, plus de trois mois auparavant, Mistral avait déjà écrit à son malheureux ami une lettre qui, à mon avis, est encore plus admirable dans sa brièveté. (Je dois dire une fois pour toutes, que je ne publie rien sans l'autorisation de MM. Frédéric Mistral (neveu) et Pierre Julian et que je fais un usage aussi limité que possible de cette bienveillante autorisation dont ils trouveront ici l'expression de ma gratitude).

Maiano, 26 de nov. 1872

Moun paure ami,

Prene part mai-que-mai à la doulour afrouso que vèn de te trauca lou cor. La maire èro partido en te laissant l'enfant pèr counsoulacioun, e l'enfant éu peréu, vèn mai de s'envoula. Urous aquéu que crèi?

Dóumaci ié rèsto l'esperanço de revèire en persouno aquéli que soun cor amavo dins lou reiaume dóu Crist e de la Vierge Marìo.

Tóuti lis àutri counsoulacioun soun vano e desire vivamen que lou pensamen religious vèngue à toun ajudo, dintre l'immènso dóu que t'ensournis la vido. Es dóu rèsto la joio souleto que posques douna i dous ange gardian que tant d'ouro t'an quita.

Te sarre la man de tout moun cor d'ome.

F. Mistral.

(Maillane, 26 novembre 1872. Mon pauvre ami, Je prends une part extrême à la douleur affreuse qui vient de te percer le cœur. La mère était partie en te laissant l'enfant pour consolation, et l'enfant, lui aussi, vient à son tour de s'envoler. Heureux celui qui croit! Grâce à Dieu! il lui reste l'espérance de revoir en personne ceux que son cœur aimait dans le royaume du Christ et de la Vierge Mère. Toutes les autres consolations sont vaines, et je désire vivement que l'idée religieuse vienne à ton aide, dans l'immense deuil qui t'assombrit la

vie. C'est du reste la seule joie que tu puisses donner aux deux anges gardiens qui si prématurément t'ont quitté. Je te serre la main avec tout mon cœur d'homme.
F. Mistral).

Mais, comme il est probable, Tavan estimait que les desseins de la Providence sont trop lourds pour une faible échine de *paure trenquejaire* (pauvre paysan), Mistral revint à la charge avec la lettre que voici:

Maiano, 11 de Mars 1873.

O, lou coumprene e lou sènte, moun brave ami Tavan, i' a rèn de plus marrit que de perdre li persouno que l'on amo. La mort de l'amaire laisso pas tant d'amarun coume aquelo de l'ama. Urous aquéli que s'en van! Iéu que, de tout segur, dève te parèisse urous, dise dóu founs dóu cor: urous aquéli que s'en van! Voudriéu bèn veja de baume sus ta plago, mai coume faire! m'es esta di qu'aviés perdu la fe de toun enfanço... S'acò 's verai, toun malur es afrous, car i'a rèn sus la terro que posque releva l'ome que pèr ourizoun noun a plus que lou cros, e s'èro ansin, en que bon nous atendri sus lou retour de ti dos amado à l'eterne pourridié que se noumo Naturo! sènton plus rèn, auson plus rèn, e ta doulour es autant vano coume aquelo dóu dessena que plourarié li fueio morto o la peireto que toumbo dins lou gaudre... Se te rèsto au countrâri aquelo amirablo fe catoulico qu'esplico tout e que fai tout supourta, te dirai qu'as grand tort de te descounsoula. Lis amo casto e puro que s'èron espelido à toun amour passagié, pèr te douna uno idèio de la divino felecita, soun aro dins lou mounde clar e verai, an fa coume la cigalo que laisso subre terro soun cruvèn e que mounto sus l'aubre pèr canta. De que li ploures? soun pas de plagno, soun libro e inmourtalo. Aquelo cresènço divino, revelado pèr li paraulo, pèr li miracle e pèr la mort dóu Crist, te douno de mai un meravious camin vers éli: es la preiero. Prègo, que lou Diéu de nòsti paire a di que la preiero fasié de bèn i pàuri mort. Prègo e fugues brave, fugues pur, fugues pacient e resigna, se vos un jour èstre digne de revèire li dos coumpagno que t'an quita... Dequé vos espera dóu materialisme brut qu'entenèbro, au-jour-d'uei, la soucieta doulènto! Noun pòu te n'en veni que desespèr, e angouisso, e ràbi, e malan.

Lis obro di plus grand refourmaire, li republico di Souloun, di Licurgue, di Platoun, di Brutus, soun cabussado dins la rouino autant lèu et pulèu que lis empèri di tiran. I'a qu'uno verita (que resulto peréu de l'istòri), es qu'aquest mounde es uno vau de lagremo, un purgatorì e bèn fin soun aquéli qu'emé de cors sujèt à malautié, au vieiounge e à la mort, volon d'aquesto vido n'en faire un paradis... Te plagnes d'èstre paure: un grand pouèto, un di plus grand pouèto d'aquéu siècle, Lord Byron, qu'avié la glòri, la fourtuno, la bèuta, fuguè près, vers trento an, d'un tau desgoust de la terro e subre-tout de l'umanita qu'anè cerca la mort en Grèço... Redevène crestian, redevène catouli, e

retrovaras la pas e l'esperanço. Garde pèr l'armana ti toucànti pouësïo mai comte bèn que saran pas li darriero. Me faras bèn plesi en venènt me vèire. Soulamen, avertisse-me quatre o cinq jour d'avanço de pòu que m'engagèsse à ana deforo pèr aquèu dimenche. Anen, anen, escarrabiho te, rapello-te que noun sies uno femo, e qu'as besoun de forço pèr ana jusqu'au bout. T'embrasse amistousamen.

F. Mistral, Maiano, 11 de mars 1873.

(Maillane, 11 mars 1873. Oui, je le comprends et je le sens, mon bon ami Tavan, il n'y a rien de pire en ce monde que de perdre ceux que l'on aime. La mort de celui qui aime ne laisse pas tant d'amertume que celle de l'aimé. Heureux ceux qui s'en vont! Moi qui, certainement, dois te paraître heureux, je le dis du fond du cœur: heureux ceux qui s'en vont! — Je voudrais bien verser du baume sur ta plaie. Mais comment faire? On m'a dit que tu avais perdu la foi de ton enfance...

Si cela est vrai, ton malheur est affreux, car il n'y a rien sur la terre qui puisse relever l'homme qui, pour horizon, n'a plus que le tombeau. Et s'il en était ainsi, à quoi bon nous attendre sur le retour de tes deux aimées à l'éternel pourrissoir que que l'on nomme Nature. Elles ne sentent plus rien, elles n'entendent plus rien, et ta douleur est aussi vaine que celle de l'insensé qui pleurerait les feuilles mortes ou la petite pierre qui tombe dans le torrent. Si, au contraire, tu as gardé cette admirable foi catholique qui explique tout et fait tout supporter, je te dirai que tu as grandement tort de te désespérer. Les âmes chastes et pures, qui s'étaient épanouies à ton amour passager pour te donner une idée de la félicité divine, sont maintenant dans le monde de clarté et de vérité. Elles ont fait comme la cigale qui laisse sur terre son enveloppe et qui monte sur l'arbre pour chanter. Pourquoi les pleures-tu? Elles ne sont pas à plaindre, elles sont libres et immortelles. Cette croyance divine, révélée par les paroles, par les miracles et par la mort du Christ, te donne de plus un merveilleux chemin vers elles, c'est la prière. Prie, car le Dieu de nos pères a dit que la prière fait du bien aux pauvres morts. Prie et sois courageux, sois pur, sois patient et résigné, si tu veux un jour être digne de revoir les deux compagnes qui t'ont quitté. Que veux-tu espérer du matérialisme brut qui couvre de ténèbres aujourd'hui la société dolente! Il ne peut t'en venir que désespoir, angoisse, rage et malheur. Les œuvres des plus grands réformateurs, les républiques des Solon, des Lyncurgue, des Platon, des Brutus, sont précipitées dans la ruine, aussi bien et plus tôt que les empires des tyrans. Il n'y a qu'une vérité (et qui ressort aussi de l'histoire), c'est que ce monde est une *vallée de larmes*, un purgatoire. Et bien trop fous sont ceux qui, dotés de corps voués aux maladies, à la vieillesse et à la mort, veulent de cette vie terrestre faire un paradis... Tu te plains d'être pauvre: un grand poète, un des plus grands poètes de ce siècle, lord Byron, qui possédait la gloire, la fortune, la beauté, fut pris, vers trente ans, d'un tel dégoût de la terre et surtout de l'humanité, qu'il alla chercher la mort en Grèce... Redeviens chrétien, redeviens catholique et tu retrouveras la paix et l'espérance. Je retiens pour l'*Almanach* tes touchantes poésies, mais je compte bien que ce ne seront pas les dernières. Tu me feras bien plaisir en venant me voir. Seulement, avvertis-moi quatre ou cinq jours à l'avance, pour que je ne prenne pas d'engagement au dehors pour ce dimanche-là. Allons, allons, réveille-toi, rappelle-toi que tu n'es pas une femme et que tu as besoin de forces pour aller jusqu'au bout.

Je t'embrasse amicalement. F. Mistral, Maillane, 11 mars 1873. —

(Traduction de J. Loubet).

En 1873, moins encore qu'en 1867, Mistral ne pouvait être d'accord avec ses amis catalans. J'ai déjà parlé de ce préfet de Vaucluse, Doucieux, catholique et carliste dont Mistral était l'ami. Aussi bien, les Catalans furent-ils "plongés dans une véritable stupeur lorsqu'ils reçurent un chant que Mistral venait de composer en l'honneur de la jeune, charmante, héroïque et princière amazone du carlisme, dona Blanca de Bourbon". (Camdessus, *Mistral était-il carliste?* Bayonne, 1932).

Ce poème était daté de juillet 1873:

*De silènci e de vergougno
N'ai abounde e cremesoun,
De Prouvènço à Catalougno
Fan que parte uno cansoun...*

*Dono Blanco, dins li nivo
Vas luchant quand li gava
Dins Goumorro e dins Ninivo
Fan soun darrié carnava.*

*Dono Blanco, santo femo
Contro lou mounde catiéu
Que mau-trais e que blasfèmo,
Vas coumbatre pèr toun Diéu.*

*Dono Blanco, chivaliero
De la Glèiso que soufris,
Au galop cauques dins l'iero
L'orre juei de l'Antecrist.*

(Du silence j'ai assez, — et mon cœur brûle de honte. — De Provence à Catalogne — doit partir une chanson... — Dona Blanca, dans les nues — tu vas luttant, quand les repus — dans Gomorrhe et dans Ninive — font leur dernier carnaval. — Dona Blanca, sainte femme, contre le monde méchant — qui prévarique et blasphème — tu vas combattre pour ton Dieu. — Dona Blanca, chevalière — de l'Eglise qui souffre, — tu foules au galop dans l'aire l'horrible ivraie de l'Antéchrist).

Quintana s'étonne. Mistral lui répond en louant celle qui se bat pour la *tradition de sa race et pour la religion des ancêtres*, ceux qui affirment *leur foi et leur croyance*:

— Il faut convenir rouge ou blanc.

Au même, le 25 novembre 1875, il écrit:

— Malgré toutes les déclamations et forfanteries du XIX^{me} siècle, les grandes choses du monde latin se sont faites par la foi et l'autorité.

Et le 12 mars, il aurait dénoncé à Alphonse Daudet, en des termes qui me surprennent, “la tyrannie de la démocratie actuelle qui, si rien ne la crève, fera des Latins, un peuple de goujats, de coquins et de saligauds“.

Je ne puis toujours rien décider quant à la manière dont, alors, Mistral pratiquait ou ne pratiquait pas sa religion. Car, dans le Midi, vous avez des catholiques qui font leurs Pâques uniquement pour se classer dans une catégorie sociale, et que vous ne feriez pas rentrer dans une église le restant de l'année, même lors des obsèques de leur mère ou de leur femme. Vous en avez d'autres qui vont régulièrement à la messe, mais auxquels il répugne d'entrer au confessionnal ou de s'agenouiller à la table de communion au milieu des *dévotes*. La seule chose certaine c'est que Mistral était alors au plus haut degré de sa vie chrétienne. Bien qu'il écrivit moins de cantiques, moins de petites notes de piété pour l'*Armana*, qu'il put se mettre moins souvent à genoux que dans les années de jeunesse, sa manière de parler, de vivre, d'écrire, sa foi en un mot, s'appuyait sur une science théologique plus réfléchie, encore que trop souvent insuffisante.

Le même esprit religieux se rencontre dans la deuxième partie du *Prègo-Diéu* (La Mante religieuse) écrite en 1874, par conséquent à la même époque que les *Plaintes* (*Li Plang*). Cette pièce est à comparer également avec la prière à Notre-Dame de Montserrat.

*Dins li plasé, dins li afan
D'aqueste mounde, paure enfant,
Vese tambèn que m'estravie,*

*Car en creissènt
L'ome se sènt
Impiè.
L'amour es dieu, e l'amour pèco...;
Lou mau es orre e me sourris...
O prègo-diéu, fai me lusi
Uno esperanço un pau veraio
De quicoumet;
Ensigno-me
La draio.*

*E tout d'un tèms veguère iéu:
Que, vers lou Cèu, dóu prègo-diéu
Lou maigre bras se desplegavo:*

*Misterious,
Mut, serious,
Pregavo.*

(Dans les plaisirs et dans les peines — de ce monde, pauvre enfant, — je vois aussi que je m'égare, — car en croissant — l'homme se sent — impie. —... L'amour est dieu et l'amour pêche; —... Le monde est laid et il me sourit; —... ô mante, fais luire à mes yeux — le moindre espoir quelque peu vrai — de quelque chose: — indique-moi — la route. — Et aussitôt je vis — que de la mante, — vers le Ciel, — le maigre bras se déployait: — mystérieuse, — muette, grave, — elle priait).

Les quatrains à *Nosto-Damo de Prouvènço et pèr la Crous de Prouvènço* furent écrits à l'occasion de manifestations à la fois félibréennes et religieuses. Ils ne prouvent rien ni pour, ni contre la croyance intime du poète. En 1875, Mistral groupa dans les *Isclò-d'Or* les cantiques écrits par lui.

Jean Amiel et Marcel Provence parlent de complaisances de Mistral au sujet de Roumieux qui aurait divorcé, se serait remarié et aurait eu trois enfants de sa seconde union!

C'est là un tissu d'erreurs, la source en est peut-être que lorsque les époux Roumieux se réconcilièrent, le 23 novembre 1876 (Amiel écrit 1886!), ils donnèrent une grande fête de famille, pour laquelle Mistral écrivit une poésie dont le refrain est:

*Noste Cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino
Noste Cancelié Roumiéu
Se remarido vuei, tant miéu!*

(Notre chancelier Roumieux avec Delphine, — sa perle fine — se remarie ce jour, tant mieux!).

Je n'affirme pas en cela que Mistral aurait été plus ferme contre le divorce que contre le duel. En matière d'abstinence, à en croire Ach. Rey, qui ne donne pas de dates, il prenait de larges libertés, et, pour les mieux prendre, il aurait été tous les vendredis (?) l'habitué du restaurant avignonnais Lance, y entrant en lançant ce mot:

— Siéu pas vengu eici manja de faiòu! — Je ne suis pas venu ici pour manger des haricots!

VIII

LA NEUTRALITÉ DU CAPOULIÉ

Ce fut en 1876, que Mistral réorganisa le Félibrige et qu'il s'aperçut que, puisqu'il faisait appel à tout homme conscient de la Cause méridionale, il ne fallait pas compromettre cette Cause dans des manifestations politiques ou religieuses, sous aucun prétexte. Le Félibrige par lui-même risquait d'être en butte à des attaques de plus en plus nombreuses et violentes, et il en fut ainsi. *La Lausetto (l'Alouette)*, almanach pour 1878 publié par Xavier de Ricard, dénonça une fête donnée dans la cathédrale d'Apt, où, invités par l'Archevêque, les Félibres n'avaient pas décliné l'offre. Mistral répliqua par une lettre plutôt vive, mais il se tint pour dit que la neutralité du Félibrige et, en premier lieu, de son chef était indispensable.

Ce serait peut-être là l'explication du bruit suivant lequel Mistral aurait, en 1877, cessé toute pratique religieuse. J'ai déjà observé combien surprenante était l'attitude d'un homme qui abandonne l'Eglise au lendemain de son mariage avec une femme pieuse et aimée.

— C'est le mardi de la Pentecôte, écrivait Mistral, que j'aurai la première entrevue avec celle qui doit être mon Estérelle, si Dieu le veut. C'est la fille d'une illustre famille provençale, très provençale par les traditions et le cœur! Priez Dieu que cela réussisse, il y va de l'intérêt de la Cause. Il est certain que, pour ce mariage, Mistral reçut les sacrements en sincérité de cœur, et qu'il ne se contenta pas d'un billet de confession de complaisance.

C'est à cette époque que Mistral commença la traduction de *Genèse*, pour en publier dans l'*Armana* un ou deux chapitres chaque année. Ce n'est pas une œuvre religieuse qu'il prétendait écrire. Il voulait seulement démontrer l'éternelle permanence de la vie terrienne et pastorale à travers les siècles et les continents. Il reste que traduire la *Bible* n'est guère un travail d'indifférent: Hugo la citait à tort et à travers; il ne la traduisait pas.

Je m'arrêterai un moment sur ce travail de Mistral dont on parle trop peu. Le premier chapitre parut donc dans l'*Armana* de 1878; il y est simplement paraphé des initiales G.D.M. Il en sera de même des chapitres I, II, III et X. Les autres chapitres sont signés Gui de Mount-Pavoun, et depuis le chapitre XIX paru dans l'*Armana* de 1893, Mistral signe de son nom jusqu'au chapitre XXXIII le dernier publié par l'*Armana* (1908) et précédant de peu la publication en volume de la *Genèsi* entière.

Le chapitre XIX portait l'indication: *tradu dóu latin de Sant Jirome*, et le titre du livre dira aussi: *traduit de la Vulgate*. C'est une chose certaine que Mistral a

traduit directement du latin. On le reconnaît à bien des détails, par exemple, quand Mistral adopte dans son texte un mot provençal qui voisine le mot latin, bien que le sens ne soit plus absolument pareil. Il est non moins évident que Mistral a utilisé des traductions françaises; il le devait d'ailleurs pour de sérieux motifs, religieux autant que littéraires.

L'œuvre est savoureuse, surtout par la recherche des mots et des expressions populaires. Jamais peut-être Mistral n'a mieux prouvé qu'il chantait pour les pâtres et gens des mas. Il est également plein d'intérêt de goûter au passage les inversions et autres amusants procédés qu'emploie le poète pour truffer son texte de ces alexandrins qui sont l'identification de sa prose si particulière. Je m'excuse de cette digression et je reviens à mon examen chronologique.

L'ode (ou Sirvente: *serventès*) à *la Raço Latino*, poème dit à Montpellier, le 25 mai 1878, est, comme de juste, une œuvre où le christianisme de civilisation est abondamment affirmé; ce n'est pas un acte de foi personnelle et intime. Lorsque Mistral deviendra prier honoraire des Pénitents Blancs de Montpellier, cette confrérie érigea sur le portail de son église une plaque de marbre avec ce quatrain du poème:

*Raço latino, en remembranço
De toun destin sèmpre courous
Aubouro-te vers l'esperanço,
Afrairo-te souto la Crous!*

(Race latine, en souvenir — de ton passé toujours brillant, — élève-toi vers l'espérance — et fraternise sous la Croix!).

Malgré ce, et malgré le *vin de Dieu* qui jaillit au refrain, cette poésie est d'un christianisme assez nébuleux. Je me suis déjà demandé de quelle Rome Mistral se disait romain.

Sa *race latine* est plus facile à définir et à limiter ce serait là aussi une question à résoudre, où la religion tiendrait peu de place.

J'ai recherché vainement dans les discours de Mistral quelque indice de son évolution religieuse. J'y trouve toujours quelque mot rappelant Dieu, la Bible ou l'Évangile. Il est difficile de discerner si ce mot est de pure forme, si c'est une parole nébuleuse de déiste, ou si on peut y voir une preuve de foi. Seul fait exception le discours pour la Sainte-Estelle de 1878 dont beaucoup de prédicateurs de "messes félibréennes" de Pentecôte feraient bien de s'inspirer.

En voici la fin:

— Quand noste Redemtour descendeguè dóu cèu en terro, la lengo óuficialo, universalò, óbligatòri, èro la lengo di Cesar. La lengo èro óuficialo, coume l'esclavitudò. Mai Jèsu, Fiéu de Diéu, voulènt que si disciple aguèsson entre man

l'estrumen necessari pèr afranqui li pople, acoumpliguè pèr éli un miracle, — que retrais, m'es avis, autant que se pòu dire umanamen parlant, — à nosto Causo felibrenco. Lou jour de Pandecousto, li douge pescadou èron dins uno salo que pregavon Diéu ensèn. Subran lou chafaret d'uno tempèsto estrementiguè l'oustau, e de lengo de fiò se veguèron flameja sus lou front di douge Aposto; e éli, tout-d'un-tèms, emplena de l'Esprit-Sant, coumencèron cadun à parla diversì lengo; e, sourtènt de l'oustau, anèron dins la foulo, e parlavon sa lengo à tout paure venènt... E d'aqui partignèron pèr renouvela lou mounde.

— Lorsque notre Rédempteur descendit du ciel sur terre, la langue officielle, universelle, obligatoire, était la langue des Césars. La langue était officielle, comme l'esclavage. Mais Jésus, Fils de Dieu, voulant que ses disciples eussent entre les mains l'instrument nécessaire pour affranchir les peuples, accomplit pour eux un miracle, — qui ressemble, à mon avis, autant qu'on peut le dire humainement parlant, — à notre Cause félibréenne. Le jour de Pentecôte, les douze pêcheurs étaient dans une salle où ils priaient Dieu ensemble. Soudain le vacarme d'une tempête ébranla la maison et on vit flamboyer des langues de feu sur le front des douze apôtres; et eux, à l'instant même, emplis de l'Esprit-Saint, commencèrent à parler chacun diverses langues; et, sortant de la maison ils allèrent au milieu de la foule, et ils parlaient sa propre langue à tout venant... Et ainsi ils partirent pour renouveler le monde.

Arguments de félibre! c'est certain, car c'est le félibre qui parle; ce sont néanmoins des paroles de chrétien averti. En fin de compte, Mistral réussit mieux en affirmant sa foi religieuse qu'en se proclamant neutre. L'excès de neutralité a toujours eu pour résultat de se voir tiraillé à hue et à dia.

Si Xavier de Ricard se séparait d'un Félibrige trop blanc pour son compte, Roumanille était d'une opinion bien différente et il s'enfermait avec son *Armama*, en écrivant à Pelay i Briz, le 7 novembre 1878:

— Vous recevrez notre joli *Armama* de 1879 qui vient de paraître. Le Félibrige est là, il est tout entier là et ne peut être que là. En dehors de là il n'est qu'une Babel; l'union et l'unité lui font complètement défaut.

Dans cet *Armana* le patriarche Roumanille n'acceptait pas de neutralité. C'est là que Mistral se sentait le mieux les coudées franches pour dénoncer les simagrées des *Rouges* de Provence et de Catalogne. Ainsi, dans l'*Armana* de 1881, Mistral écrivait

— Balaguer a di eiçò: *La reneissènço limousino... se noun vòu mourì abandonado en un cantoun i passo-tèms de famiho dèu se faire... proupagandisto dis ideau dóu siècle...*

Se Balaguer entend pèr ideau dóu siècle la liberta sereno e largo, tóuti sian de soun dire... mai se, dins la paraulo de l'ardènt ouratour, i'avié, sous-entendudo, quauco pensado poulitico, se Balaguer a vougu dire que nosto Reneissènço dèu se faire l'estrumen de tau o tau sistèmo filousouti o pouliti, au noum éu-meme de la liberta santo proutestarian eici.

— Balaguer a dit ceci: *Si la renaissance méridionale ne veut pas mourir abandonnée dans le coin des passé-temps de famille, elle doit se faire la propagandiste des idéals du siècle.*

Si, Balaguer entend par idéals du siècle la liberté sereine et large, nous sommes tous de son avis..., mais si, dans la parole de l'ardent orateur, il y avait, sous-entendue, quelque pensée politique, si Balaguer a voulu dire que notre Renaissance doit se faire l'instrument de tel ou tel système philosophique ou politique, au nom même de la liberté sainte nous protesterions ici.

— En 1880, dit Thibaudet, page 227 de son livre, avait lieu un grand événement militaire, le siège... de Frigolet...; autour de l'abbaye, deux mille hommes de troupe: le neveu du poète, Théophile Mistral, maire de Maillane, qui ravitaille en pain les défenseurs.

Quant à Mistral, il écrivait à Ernest Daudet:

— Les Prémontrés attendent comme les autres la signification de vider les lieux. Dimanche je veux aller entendre la dernière messe qui sera célébrée publiquement dans cette abbaye. On est généralement indigné de cet attentat à la liberté, et la République n'y gagnera pas..., mais ce n'est pas mon affaire.

— Pas son affaire: surtout pas l'affaire du Félibrige! Mistral se refuse et se refusera presque toujours à jeter avec lui et par lui l'idée félibréenne dans la bataille des partis, et il ne figure pas parmi les défenseurs de l'abbaye.

La même année, des prêtres de Saint-Sulpice eurent idée de composer un recueil de poèmes où toutes les langues du monde célébreraient l'immaculée Conception. Mistral accepta d'écrire le poème provençal "d'abord parce que c'est pour la Sainte Vierge" et aussi pour faire plaisir à l'abbé Thomas, son ami d'enfance. Le poème est essentiellement une litanie des dévotions méridionales à la Vierge. Le protestant Pierre Dévoluy parle de *magnifique* invocation ce que je ne veux pas contester au point de vue poétique. Mais théologiquement? Mistral n'a pas plus l'air de savoir de quoi il parle que la majorité des anticléricaux lorsqu'ils veulent, les niais, se moquer du nouveau dogme catholique et qu'ils confondent l'Immaculée Conception avec la Maternité Virginale. Pour ces messieurs, je précise. Le miracle d'une Vierge-Mère est en toutes lettres au premier chapitre de l'Evangile de Saint Luc; c'est l'Annonciation qui figure au calendrier, le 25 mars, c'est l'un des trois grands mystères: l'Incarnation. C'est l'affirmation que Jésus, fils de Dieu, s'est incarné de Marie par l'œuvre de l'Esprit-Saint, et s'est fait homme et que la vierge Marie, vierge restait. Le dogme de l'Immaculée Conception, défini seulement et imposé à la foi des fidèles depuis seulement l'année 1854, figure aux almanachs le 8 décembre et veut dire seulement que Marie, fille de Joachim et d'Anne, fut, dès sa conception, exempte du péché d'Adam. Ceux qui rient le plus ce sont ceux qui, ne croyant pas au péché originel, ne peuvent rien comprendre à la chose. Il y a

aussi les romantiques qui veulent que ce soit un péché de la chair; c'est plus facile à mettre en littérature, en peinture ou en musique.

Mais la Genèse ne laisse aucun doute que ce fut un acte d'orgueil:

— Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal, avait dit le serpent. Ce péché est la première manifestation du scientisme. Tandis que Dieu, qui avait ordonné à toutes les créatures de se multiplier, ne faisait pas exception pour que l'homme seul le fit dans le chagrin.

Ces précisions indispensables étant dites, je constate que Mistral loue Marie qui à Bethléem berçait son Fils, la femme qui a écrasé le serpent, dont le sein vierge est un ciboire (*lou vierjun qu'es lou cibòri*) où le Rédempteur s'est incarné, la mère de Dieu, la neige éternelle où l'idéal divin s'était dit, avant les temps, de jeter son rayon (*nèu eternalo ounte l'idèio divinalo s'èro dicho toustèms de traire soun belu*), la neige blanche qui, au contact de l'étincelle, illumina d'amour la terre et le ciel (*nèu blanqueto, qu'entre senti la belugueto, iluminè d'amour la terro e lou cèu*), à laquelle l'Ange apporta la salutation, la Mère du Verbe..., toutes choses qui se rapportent au 25 mars, pas une au 8 décembre.

Le recueil des Sulpiciens ne parut pas et il ne semble pas que Mistral ait jamais publié son poème avant 1912. Alors, il le mit, en bonne place, dans les Oulivado; mais il en supprima une strophe qui condamnait le matérialisme.

Ce fait est conté dans ses détails par le R. P. David en sa brochure *La Gerbe de Mistral à l'autel de Marie* (Bloud et Gay, 1930).

Les uns invoquent la neutralité comme motif de cette suppression. Pour d'autres, c'est que, sans être un grand lecteur de Bergson, Mistral savait le scientisme bien démodé et ne voulait pas frapper sur un clou enfoncé. En réalité, composant un recueil de poésie, Mistral n'avait pas à y laisser des choses destinées à un recueil de dévotion: tout écrivain agirait de même.

En 1879, Mac Mahon avait dû démissionner, la République était chose définitive, Grévy et les radicaux l'avaient emporté sur l'opportunisme de Gambetta.

— Ainsi la République, au faîte de son triomphe, ne devait pas nous apporter la Revanche promise pour laquelle la France était allée tout entière vers elle! Ne donnant pas la Revanche, elle donnait logiquement du prêtre à manger.

Cette phrase est de Madame Adam, l'Egérie et la modératrice de Gambetta, qui, plus tard, devenue *Chrétienne* voudra fonder une *revue républicaine*. Ce sera la *Nouvelle Revue* à laquelle Mariéton collaborera en 1888, dont Léon Daudet et Paul Arène auront la direction et où Mistral donnera la primeur du *Pouèmo d'ou Rose*. Quant à Mariéton, le nouvel ami de Mistral, il a beau scandaliser sa bonne femme de mère avec ses relations républicaines, il n'en reste pas moins un *Blanc*.

Rapidement, le maître de la France fut Jules Ferry qui, en instituant l'école laïque, en expulsant les congrégations, cimentait l'union des gauches, et put, certain de conserver une majorité au Parlement, se permettre d'entrer en Tunisie.

C'était le premier rayon de gloire depuis nos malheurs, c'était un philtre d'oubli au cœur des bourgeois et des rentiers. Les élections avaient ratifié le programme du gouvernement quand les félibres tinrent leur réunion de Marseille du 22 mai 1881.

Si la strophe contre le matérialisme a disparu de l'ode *A l'Inmaculado Councepcioun*, le discours de Mistral à Marseille sur *l'insurrection des dialectes* a disparu des recueils de discours de Mistral. Est-ce un fait exprès? est-ce la suite du besoin de neutralité? une suppression compense-t-elle l'autre? Ce discours ne se trouve que dans *l'Armana* de 1882, et dans la revue *Calendau* de janvier 1942.

Je n'en citerai que cette phrase:

— L'entre-signé majour e douminant d'aqueste siècle es lou trioumple de la demoucraciò... Lou Felibrige, enfant dóu pople, vivènt emé lou pople, parlant coume lou pople, es l'interprète na di moulounado pouplàri. — La caractéristique principale et dominante de ce siècle c'est le triomphe de la démocratie. Le Félibrige, enfant du peuple, vivant avec le peuple, parlant comme le peuple, est l'interprète né des masses populaires.

Ainsi Mistral souriait au Gouvernement qui venait de promettre une large décentralisation. Il contredisait sa phrase toute récente de *l'Armana* au sujet de Balaguer et avait l'air de se rapprocher de Xavier de Ricard et de Fourès.

Albert Morel (cité par le journal *Fe* en mai 1943) commente en ces termes: Ils devaient être cruellement déçus par les premiers actes du régime. Non seulement on invoqua la nécessité de consolider celui-ci pour leur demander de surseoir à l'exécution des promesses, mais, sous le même prétexte, les déclarations ministérielles successives de M. de Freycinet et de Gambetta (1879-1881) annonçaient un resserrement de la centralisation pour *affermir la République et l'entourer d'institutions démocratiques*. Et comme Xavier de Ricard protestait, Gambetta, rapporte Charles Maurras, l'aurait menacé du conseil de guerre pour le jour où la théorie fédéraliste recevrait le moindre commencement d'exécution. En 1889, pour ne pas perdre d'aussi bonnes habitudes, Gambetta fera des promesses analogues.

— As-tu lu, écrira Mariéton à Mistral, l'interview de la *Tribune de Genève* donnant le programme de Boulanger, qui, d'après de journal, voudrait le rétablissement de l'ancienne province, la suppression des préfets et tous les desiderata félibréens?.

Mais, cette fois, dans sa sagesse..., et son expérience, Mistral marquera le coup sans remuer le petit doigt.

IX

L'ASCÉTISME DANS *NERTO*

Nerto, a écrit le Père Poucel, est “déconcertant de complication, et il me serait difficile de dire dans quelle mesure le pastiche peut s'accorder à l'inspiration de fond dans cette œuvre qu'aurait pu signer indifféremment un, troubadour ou Voltaire“.

En présence d'une telle appréciation, je serais moi-même bien embarrassé pour parler de *Nerto* (paru en 1884), si Mistral n'avait dit sa pureté d'intention dans une lettre adressée le 14 janvier 1886 à Félix Hémon:

— Voici l'idée philosophique ou plutôt théologique du livre. Fils du catholicisme, j'ai été pris souvent d'une grande tristesse en voyant la contradiction apparente des croyances religieuses et des idées modernes. Les conquêtes du progrès semblent narguer et humilier les vieilles traditions du renoncement chrétien, et comme je veux être de mon siècle sans renier ma foi, comme je ne crois pas qu'un siècle ait toujours raison et qu'un autre ait toujours tort, comme je vois dans le développement de l'humanité une progression harmonieuse, voici l'explication que je me suis faite et que j'ai indiquée sur *Nerto* en quelques vers trop laconiques le progrès est une émanation de Dieu, une suite de sa création éternelle; mais si Dieu est *l'architecte*, le diable est le manœuvre, et le châtement du diable et de l'orgueil diabolique consiste à voir l'ouvrage auquel il s'escrime s'élever en définitive à la gloire de Dieu.

Non, *Nerto* n'a rien de douteux ni de trouble, elle n'est pas la sœur de l'héroïne du *Rêve* de Zola, elle n'a rien de la Thaïs d'A. France ou de Massenet. Le naturalisme, qui triomphait alors, n'a pas eu de prise sur Mistral, moins encore que le romantisme moribond de la *Chute d'un Ange ou d'Eloa*. Frédéric Mistral (neveu) l'a déjà remarqué (*Echo de Provence*, février 1942).

Nerto marque au contraire un retour de Mistral vers le christianisme de *Mirèio*. C'est la hantise de l'idée religieuse, idée qui imprègne pour toujours celui qui en a été possédé une seule fois. Cette hantise est telle pour Mistral que, je le répète, si *Mirèio* et les premières poésies sont pieuses mais sans profondeur doctrinale, *Nerto* et les poèmes de l'âge mûr, même aux périodes où Mistral a pu être le plus éloigné de l'Eglise, sont sérieusement construits quant au dogme, et les graves erreurs qu'on peut relever ça et là ne diminuent guère ce fait. C'est lorsqu'il mettait la dernière main à son poème que Mistral perdit sa mère, et sur les lettres de faire-part il fit mettre une strophe de *Mirèio*: *La mort es la vido*. Acte de foi plus probant de sa sincérité que ne serait une œuvre poétique!

Dans *Nerto*, a dit l'abbé Couteron, Mistral “ne se contente pas d'être chrétien, il se fait théologien“. Dans *Nerto*, il a mis “tout l'enseignement de l'Ascétisme

Chrétien, tout ce qui est nécessaire pour être saint, pour lutter contre l'Encorné, pour obtenir le bonheur du Paradis“. L'excellent prédicateur n'exagère pas beaucoup.

Berthem Bontoux précise:

— Mistral témoigne dans ce livre d'une remarquable connaissance de la doctrine catholique touchant l'existence du démon et de son action tentatrice sur les âmes, en même temps la réversibilité des mérites et l'échange spirituel qui s'opère entre les êtres, grâce au dogme si consolant de la communion des saints... Quels commentaires sûrs de la valeur de la pureté, du repentir, de la substitution dans l'expiation!

On a discuté sur la démoniologie de Mistral en des sens contradictoires. Certains n'ont voulu voir que le geste trop copié de l'opéra de Gounod, où la forme crucifère du pommeau de l'épée suffit à terrasser Méphisto. D'autres ont dit qu'en nommant le démon premier des savants (*capiscòu di savènt*) Mistral condamnait toute science. (Voir Pierre Lasserre: *Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen*. Paris, Prométhée. Ed. du centenaire, 1930).

Il est certain que le Prologue de *Nerto* est, contre le matérialisme scientifique, un réquisitoire d'une autre portée que la strophe qui fut supprimée de l'ode à *l'Inmaculado Councepcioun*. Mais, nommer le diable *capiscòu di savènt*, c'est simplement reprendre un dicton populaire et tout cela est sans rapport avec la véritable science.

Toute la démoniologie mistralienne avec son ton bonhomme et moqueur est de tradition populaire. Elle s'inspire de tels vieux *Noëls* comme celui-ci:

*Ai rescountra lou diable; l'ai proun recouneigu;
Avié coume li cabro de bano sus lou su;
Avié la tèsto plato e lou mourre pounchu,
Lis auriho d'un ase e lou còu d'un pendu,
Li bras fach en andouio, lou bout di det croucu
Li cambo de flahuto e li dous pèd fourcu.*

(J'ai rencontré le diable; je l'ai bien reconnu il avait comme les chèvres des cornes sur le crâne; il avait la tête plate et le museau pointu, les oreilles d'un âne et le cou d'un pendu, les bras comme des andouilles, le bout des doigts crochu, les jambes comme des flûtes et les deux pieds fourchus).

Cela est entièrement conforme à la tradition populaire catholique, aux sculptures des cathédrales, aux fresques d'Albi. Se moquer de l'Encorné, ce n'est nier ni Satan, ni ses œuvres. Mais c'est affirmer, à l'encontre des Manichéens, que Satan n'est pas l'égal de Dieu, qu'il n'est qu'un archange déchu, un esprit dangereux, que pourtant une âme pure écarte facilement grâce aux *sacramentaux* tels que l'eau bénite. Une fois *Maître Mouche* vaincu, dans la joie de la victoire, il est bien naturel de se moquer de lui quelques minutes et de lui rendre ses grimaces.

Le Chanoine Chabot, maître en gai-savoir, qui connaît Mistral mieux que quiconque, me paraît bien penser ainsi lorsqu'en chaire il ne manque pas d'affirmer que les démons existent et ont leur influence contre les hommes. Il indique les moyens d'éviter leurs embûches et le fait avec le sourire d'un saint homme qui n'en a peur qu'avec sagesse. Tel était le concept du poète de *Nerto*, n'en déplaise à l'excellent René Jouveau, pour qui "la conception mistralienne du Bien et du Mal n'est pas précisément chrétienne" (*op. cit.*). Que du mal lui-même puisse naître le bien, car le diable porte pierre, dit le proverbe, c'est une croyance autant chrétienne que traditionnelle. Mistral avait déjà écrit en 1861, dans son *Odo i Catalan*: "dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn, — dans l'ordre divin tout se fait pour un bien".

C'est également saine orthodoxie de parler de gageure entre le Christ de la promesse et le Démon ce renégat... Brille, soleil! nous sommes avec Dieu! (escoumessò entre lou Crist de la proumessò e lou Demòni renegat... raio, soulèu! sian emé Diéu!).

Mistral a choisi de lutter à côté du Christ, puisqu'il faut lutter, puisqu'il n'est pas de prédestinés. S'il nous arrive de pécher, il faut courir après le pardon; en cas de faute grave, le saint-père est le dispensateur des grands pardons (lou sant-paire di grand perdoun es l'escampaire). L'ermite de Saint-Gabriel recommande la prière, et, devant le démon, Nerte aussitôt a pressé son rosaire (lèu Nerto sarro soun rousàri).

À vouloir critiquer, du point de vue religieux, le poème de *Nerto*, c'est le sujet lui-même qui me paraît suspect: que les prières d'une sainte puissent sauver un damné! C'est bien peut-être ce qui scandalise le Père Poucel; mais c'est du *folklore* universel, dirions-nous pour employer un mot du charabia moderne. N'en rendons pas Mistral responsable.

Dans les détails, je relèverai l'insigne guigne de Mistral à propos de l'Eucharistie appelée souvent pain des anges. Or Mistral emploie des termes semblables pour désigner le pain matériel que, dans une corbeille, l'ange Gabriel apporte à son ermite. C'est tant que l'on voudra un pain béni, ce n'est pas le pain des anges. Et ce vers aussi est une exagération choquante pour un pain qui n'est pas l'Hostie sainte:

O pan de Diéu! o doun enseigne!

(o pain de Dieu! o insigne faveur!)

Passons; tel qu'il est, *Nerto* est un poème religieux qui peut voisiner avec les *Fioretti* de Saint François, avec le *Livre de l'Ami de Llull*, avec certaines pages de Jean de la Croix. En musique, il faut oublier le mot "qu'un lans de repentènci

vau uno longo penitènci“ — un élan de repentir vaut une longue pénitence, ce qui nous ramènerait aux vacarmes de *Thannhauser*, il faut oublier le geste malheureux de Rodrigue avec lequel nous tomberions à Gounod; mais quand votre T. S. F. prélude sur le *Messie* de Hændel ou sur *Rédemption* de César Frank, alors relisez un chant de *Nerto*.

Digne de prendre place entre les pages de *Nerto*, et traitant un sujet également légendaire, est le poème la *Cadeno de Moustié*. Le refrain en est une prière trop voisine du refrain de quelque cantique vulgaire. Je n'y veux voir que la sincérité personnelle du poète, une promesse peut-être, la résolution de pratiquer *quelque jour*, et, avec le prisonnier Blacas, un défi à ceux qui se font les vicaires de Satan:

*Diéu prefounde quau renègo!
Crestian siéu, noun escoundu.
E se mounto adaut ma prègo,
Quauque jour te dirai grègo.*

(Dieu engloutisse le renégat — Chrétien je suis, à découvert, — et si ma prière monte là-haut, — quelque jour je te défierai).

On a vu un *signe des temps* de l'anticléricisme dans le fait que Mistral supprima les cantiques de la deuxième édition des *Isclo d'Or*, à la librairie Lemerre. Le vrai motif était que ces cantiques allaient, disait Mistral lui-même, “reparaître dans le recueil du Père Xavier. J'y ajoute, disait-il aussi, toutes les pièces nouvelles“. Entre ces pièces, dans la série des Rêves (pantai) figure *lou Jujamen darrié*, et il pouvait bien être omis, sans grands regrets, car ce n'est pas un chef-d'œuvre, si Mistral avait désiré laïciser son recueil.

Cette nouvelle édition, préparée en octobre 1887, ne vit le jour qu'en 1889 tandis que, à la librairie Aubanel, l'un avec musique, l'autre sans, les recueils de *Cantiques* du Père Xavier de Fourvières eurent moins de retard. Ils comprennent de Mistral, outre *lou jujamen darrié*, *li Coumandamen* et le cantique à Saint Ser de Puylobier (Sant Sèr de Pei-Loubié) qui étaient, je crois, encore inédits.

Dans la revue *Calendau* de janvier 1941, Marcelle Drutel a écrit que “li tant bèu cantico à la Vierge“, *lou Roucas de Sisife*, *lou Saume de la Penitènci* e l'acabado de *Mirèio* i Santo provon rèn en favour de l'ourtoudoussio catoulico de Mistral, — les si beaux cantiques à la Vierge, le Psaume de la Pénitence et la fin de Mireille aux Saintes-Maries ne prouvent rien en faveur de l'orthodoxie catholique de Mistral. Je viens d'établir, année par année, poème par poème, que ce jugement doit être reconsidéré. Mais je suis parfaitement d'accord avec Mlle Drutel pour conclure qu'on n'arrive jamais à établir qu'à tel ou tel moment Mistral allait ou n'allait pas à la messe, qu'il faisait ou ne faisait pas ses Pâques.

Sur la tombe d'Aubanel, à la Toussaint de 1886, Mistral dit ces mots:

— Counfessaire de Diéu durant touto sa vido, vuei dins lou sen de Diéu, embrasses pèr toujours la suprèmo bèuta qu'avies visto en pantai, e que nous desvelaves dins toun ardènto pouèsio. — Confesseur de Dieu pendant toute ta vie, aujourd'hui dans le sein de Dieu, tu embrasses pour toujours la suprême beauté que tu avais vue en rêve et que tu nous dévoilais dans ton ardente poésie. Je place la *Rèino Jano*, drame achevé en 1889, en dehors du problème. Lizop a relevé pour chrétien le mot:

— Que plogue, que nève... dins lou cèu... tout acò 's escri.

— Qu'il pleuve, qu'il neige, dans le ciel... tout cela est écrit.

Ce christianisme me paraît un peu islamique. Pour mon compte, je regrette que le rôle du pape, qui aurait pu illuminer l'œuvre, soit sacrifié; il aurait compensé celui d'un Inquisiteur frère de ceux qui chantent la basse dans les *Huguenots*, la *Juive* ou *il Trovatore*. C'est sans intérêt pour ou contre la religiosité de Mistral; il savait qu'au théâtre, pour faire frissonner *Margot* et la faire pleurer, il ne faut pas hésiter à noircir le traître.

Le voyage en Italie de Mistral et de sa Femme eut lieu en 1891. Si Mistral nous paraît avoir eu peu d'émotion dans les églises romaines, je ne vois pas qu'il en manifeste davantage devant les autres merveilles de l'Italie. Il subsiste le fait qu'ils prirent huit jours pour visiter Rome et qu'il n'est pas question de visite au Pape; ce n'est guère l'attitude de pieux époux.

Quant à Naples, voici ce que Mistral dit du miracle de Saint Janvier; j'y reconnais la plume du félibre beaucoup plus que celle du croyant:

— Dimenche 3 de mai... Anan à a la messo à Santa-Chiara... Lou tantost, nous sian gandi à la glèiso de Sant Janvié, *san Gennaro o san Genna*, coume dison eici. S'es-ti pas capita que sian arriba à Naple en plen miracle d'aquéu Sant?... lou capelan moustravo lou sang liquifica, — que gansouiavo, encre, dins li dos ampouletto. Li gènt à foulo lou beisavon à-de-rèng, devoutamen, coume se beiso lou Sant Bras i Sànti Mario de Prouvènço... Sant Janvié es eici lou simbèu populàri dóu patrioutisme loucau, e li mescredèsent meme n'en parlon pas sènso respèt.

— Dimanche 3 mai... Nous allons à la messe à Santa-Chiara. L'après-midi, nous nous sommes dirigés vers l'église de Saint Janvier, *San Gennaro ou San Genna*, comme on dit ici. N'est-il pas advenu que nous sommes arrivés à Naples en plein miracle de ce Saint? le prêtre montrait le sang liquéfié, — qui bouillonnait, pourpre, dans les deux petites ampoules. L'un après l'autre, par foules, les gens le baisaient dévotement, comme on baise le Saint Bras aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Saint Janvier est ici le symbole du patriotisme local, et les incrédules eux-mêmes n'en parlent pas sans respect.

Bien qu'il ait cessé d'être Capoulié en 1884, Mistral avait conscience de demeurer le maître véritable et unique du Félibrige, et il prenait peine pour lui éviter toute compromission. De là pas mal d'hésitations et de contradictions. En juin 1889, Mistral, à Paris, en avait "le plein dos de ces félibres de Paris et de leurs simagrées républicaines, sectaires, etc..."

Pour s'en désinfecter, il s'en alla dîner chez le Duc d'Aumale avec des parents du tout jeune félibre F. de Baroncelli.

C'est l'époque où Mariéton se chargeait de mettre de l'agitation dans l'existence. Tandis que la hantise des choses spirituelles retenait assez Mistral pour lui faire écrire (Aiòli, 7 novembre 1892) une page dantesque dont la théologie est pure de toute faille, une vision céleste *dans l'Autre Monde (Dins l'autro Mounde)* où il est dit:

— La sciènci dis amo que mounon, delièurado, vers la cièuta de Diéu, es eu resoun de si merite. Noste-Segne pamens nous a fa lume: *Dins l'oustau de moun Paire i'a mai que d'uno estànci*. Dounc segound li vertu de sa vido terrenalo, chascun es atira vers lou cèu de si pantai; e aqui, après la mort e lis espiacioun necito, trovo pèr recoumpènso la verificacioun de l'ideau sublime pèr lou quau, eilabas, a coumbatu, a rebouli.

Mai aquéli qu'an viscu, amourra de-countùni vers li coubesènço basso, aquéli, pèr la lèi de soun abramadisso, davalaran vers lou segren, vers lou segren dóu Garagai...

Lou bonur, aquéu mistèri que l'ome perseguis eilavau de plegoun, eici n'a plus de bàrri ounte l'on posque s'acipa. Auto! vers la Lumiero duerbe toun esperit: de touto causo bello se retrouvo dins Diéu lou parangoun enca plus bèu.

(La science des âmes qui montent, délivrées, vers la cité de Dieu, est en raison de leurs mérites. Notre-Seigneur pourtant nous en a éclairés: *Dans la maison de mon Père il y a différentes demeures*. Donc, suivant les vertus de sa vie terrestre, chacun est attiré vers le ciel de ses rêves; et là, après la mort et les expiations nécessaires, il se trouve comme récompense la vérification de l'idéal sublime pour lequel là-bas il a combattu et souffert. Mais ceux qui ont vécu, sans cesse la face courbée sur les basses convoitises, ceux-là, par la loi de leur dérèglement fou, descendront vers la frayeur de l'abîme... Le bonheur, ce mystère que l'homme poursuit sur terre à l'aveuglette, n'a plus au ciel de barrière où il puisse se heurter. Elève ton âme! vers la Lumière, ouvre ton esprit: de toute chose belle se retrouve en Dieu l'archétype encore plus beau).

Nous voici bien loin des divagations de la lettre à Wyse de 1865, avec son âme de moucheron évanescence dans le Grand-Tout!

X

EN UN DÉBORD DE LOIS MAUVAISES

(*En un desbord de lèi marrido...*)

Les politiciens de toute nuance ont, partout et toujours, essayé de tirer vers eux la pensée de Mistral. Ces tentatives d'accaparement et de compromission allèrent parfois fort loin. Pourtant, Mistral, dans sa remarquable prudence, prit très rarement parti dans la mesquinerie des querelles purement politiques, même à l'époque de *Calendau*.

On a fait de Mistral un royaliste et même un Carliste, un républicain et même un socialiste, un antibonapartiste, que sais-je! Alors, ne serait-ce que par goût du paradoxe, pourquoi hésiterait-on à rechercher ce qu'il y a dans son œuvre d'individualisme, sinon d'anarchie? Est-ce que le *Pouèmo dóu Rose* ne respire pas d'un bout à l'autre une certaine effluve tant soit peu libertaire?

C'était chose à la mode en cette très curieuse *belle époque* où Tartarin-Sancho tremblait de tous ses membres alors que Tartarin-Quichotte pleurait de voir exécuter Vaillant et Pranzini. Tels étaient par exemple Stéphane Mallarmé et Sainte Thérèse de Lisieux. Tels encore le félibre Auguste Marin, Georges Hugo et Léon Dandet qui en 1898 offraient leurs oboles à l'*Ecole Libertaire*.

Ce sont ces trois compères qui, deux ans plus tard, apportent le manuscrit du *Pouèmo dóu Rose* à la très républicaine *Nouvelle Revue* de Madame Adam.

Mode sans doute, mais davantage qu'une simple fantaisie attitude à l'égard de la société, à l'égard de la patrie, à l'égard du régime politique, à l'égard du sentiment religieux. Car tout se tient, et jusqu'à l'indiscipline prosodique. En quoi je reste dans mon sujet, et ne suis-je pas d'accord avec le chanoine Chevrot? Le 5 mars 1939, en chaire de Notre-Dame, ce prédicateur affirmait:

— On n'échappe point au dilemme ou la vérité existe indépendamment de nous et notre intelligence doit s'y soumettre; ou il n'y a que des *vérités* propres à chaque esprit, des *vérités* relatives et successives, partielles et partiales. Dans ce cas, l'inspiration individuelle décide de la valeur des actes, mais la moralité disparaît. Cette indiscipline intellectuelle avait causé d'abord plus d'étonnement que de frayeur; on n'y voyait que le jeu de quelques cénacles littéraires. Peu à peu cependant elle s'est généralisée, car elle trouvait une complicité facile dans le goût des hommes pour une fausse indépendance. On ne peut pas fermer les yeux à l'évidence le désordre des esprits engendre à brève échéance le dérèglement des mœurs. Et lorsqu'une société se plait dans l'anarchie des idées, elle est mûre pour l'oppression.

Il faut noter que cette attitude anarchisante n'est pas absolument nouvelle chez Mistral. C'était déjà un peu celle de la chanson du bailli Suffren dans *Mirèio* et celle des amères répliques de Maître Ambroise. Jusqu'aux cavales de Camargue qui font honte à la race humaine en revenant, après dix ans d'esclavage, respirer l'émanation salée et libre de la mer.

Lis enfant d'Ourfiéu (1867), *la Brassado*, *lou Tambour d'Arcolo* (1877) et *l'Espouscado* (1888) sont des cris vibrants de cet individualisme. Ce dernier et admirable poème méritait une glose. Ce sera tout un livre, ce sera le *Pouèmo d'òu Rose*, entièrement écrit avec la même encre pour chanter la même vision.

Sous réserve de ces observations nous n'examinerons l'épopée du fleuve que sous l'angle du sentiment religieux.

Dans le *Pouèmo d'òu Rose*, la prière avant le départ, la croix de la barque principale, le culte de Saint Nicolas, le voyage d'exil et la mort du Pape sont choses traditionnelles ou historiques. Mais le souci de la petite Anglore pour que son mariage soit un sacrement montre bien le souci du poète lui-même qui s'est mis à aimer son héroïne et qui veut la sauver.

Ce mariage est d'une liturgie bizarre, même pour qui sait, et Mistral le savait sans doute, que les ministres du sacrement du mariage sont les époux eux-mêmes, que le prêtre remplit un rôle de greffier, qu'en pays de mission son intervention peut être tardive, après le consentement mutuel et solennel des époux et l'accomplissement de l'union. Qu'était-ce donc que le Drac? Le Drac pouvait-il être le ministre d'un sacrement catholique quand des mécréants le peuvent? Dans son sermon de Maillane du 25 mars 1944 (*F. Mistral e l'èime crestian dins lou Pouènio d'òu Rose*) l'abbé Henri George veut que le Drac soit un *esprit diabolique*. Qu'est-ce théologiquement qu'un *esprit diabolique*? est-ce autre chose qu'un démon? sommes-nous au sermon ou au concert avec les *ménétriers d'enfer* de Berlioz? Le Drac n'est ni plus ni moins qu'une illusion de l'Anglore qui a cru l'identifier avec le Prince Guihèn (Guilhem).

De cette illusion de son héroïne, Mistral profite pour symboliser les survivances des anciens sortilèges, des génies de la nature, la personnification du fleuve, jusqu'à sa divinisation dans le culte de Mithra. Mais ce n'est ni un démon ni un vicair de Satan, bien qu'il n'aille pas se mettre au service du Christ avec les *Treван* (fantômes) du sixième chant de *Mirèio*. L'Anglore avait observé que dans la délectation des heures brûlantes de l'été, il suffisait d'un signe de croix pour que la rêvasserie de ses amours avec le Drac ne lui vienne point, et elle s'entêtait à voir ce Drac dans le Prince, et pourtant elle osait demander la bénédiction céleste pour une telle union:

*D'òu signe de la crous que l'escounjuro
Se pòu ti que lou Dra subigue dounde
L'òu trajouso vertu? Mai iéu menimo*

*D'abord que me veirai souto lis arco
D'ou Pont Sant-Esperit, ounte figuro
Lou grand sant Micoulau dins sa capello,
Iéu ié demandarai que fague plòure,
Eu, sa benedicioun.*

(Du signe de la croix qui le conjure — se peut-il que le Drac docilement subisse — l'outrageuse vertu? Mais moi, infime, — dès que je me verrai sous les arcades — du Pont Saint-Esprit où, dans sa chapelle, — le grand Saint Nicolas figure, — je lui demanderai qu'il verse — lui, sa bénédiction).

Théologie étrange soit! diableries non! Cela ressemble un peu à l'idée qu'eut un jour Baroncelli de sacrifier un taureau à Mithra dans la crypte de l'église des Saintes-Maries. Cela aurait, pensait-il, modifié le cours de sa destinée qu'il s'obstinait à imaginer en teintes sombres, et le chrétien qu'il était, un chrétien qui croyait aux génies et aux dieux sans y voir des esprits diaboliques, ne comprit jamais que son curé n'ait pas compris.

Une seule chose subsiste de ce débat: c'est l'émouvant souci de Mistral pour le sacrement de mariage.

Admirons, avant de poursuivre, admirons cette belle fleur créée par l'individualisme d'un poète en plein accord, comme en pleine contradiction, avec son âme ardente de patriote provençal, admirons cette Anglore mystérieuse et bouleversante jusque dans sa théologie primitive, dans son christianisme d'ignorante que d'aucuns pourront appeler paganisme. Pourquoi ne la voudrait-on pas aussi bien mauresque ou sarrazine: Inch' Allah!... ou slave: Nitchevo! ou quêteuse de nirvana?..

Tout est en puissance, en dynamisme dans les pensers d'un magicien tel que Mistral. Pour l'heure, les choses ont à s'accomplir, et elles s'accompliront. Pourquoi se soucier de l'inéluctable Ne vaut-il pas mieux se laisser bercer?

*Oh! bressas-me dins ma beatitudo!
E plus de pensamen, qu'es la sagesso
De se leissa pourta sus l'aigo folo
A la gràci de Diéu, coume lou ciéune
En rejougnènt la tèsto souto l'alo. (XLII).*

(Oh! bercez-moi dans ma béatitude! — Et plus de lourds pensers, car la sagesse, — c'est se laisser emporter sur l'eau folle, — à la grâce de Dieu, comme le cygne, — en repliant la tête sous son aile).

Cette béatitude est promise aux hommes de bonne volonté qui bâtissent leur vie avec la pensée et la doctrine du sage.

Mais si les aveugles n'en veulent point, s'ils préfèrent les barbaries venues d'on ne sait d'où et de partout, s'ils permettent aux matérialismes d'assaillir de partout *l'île de soulas*, alors, oh! alors, tant pis pour nous:

*Un tèms vendra, que vèn bessai trop vite,
Ounte auran tout, li gènt, souto la toco,
Ounte aura tout, saubran tout, à la tasto
E, regretous di farfantello vièio,
Quau vous dis pas que vendran las de vièure! (LXXI).*

(Un temps viendra, qui s'approche peut-être, où les gens auront tout à portée de la main, — où les gens auront tout, sauront tout à l'épreuve — et, regrettant les vieux mirages, — qui vous a dit que vivre ne les lassera point!).

Mistral écrivit à Mariéton en 1898:

— Ce Zola est vraiment néfaste de toutes façons, et si la République et la France ne meurent pas de nausée, il faut que le bon Dieu soit miséricordieux. Sais-tu qu'on a essayé de me circonvenir pour ajouter mon nom à la liste des syndiqués (pétition pour la révision du procès Dreyfus). Mais les Provençaux sont ancrés sur la roche nationale plus que n'importe qui Sainte Victoire d'Aix illumine notre histoire.

En 1899, contre la candidature d'une chanteuse (Holmès? ou Hatto?) *persona grata* du gouvernement et des ministres, Mistral désigna, pour devenir Reine du Félibrige, Marie-Thérèse de Chevigné, fille d'un ami du Comte de Chambord.

Certain Albert Maybon a raconté (*Revue Blanche* du 15 septembre 1902) que Félix Gras aurait voulu un enterrement civil.

— Mais sa famille tenait à ce que la présence de Mistral honorât le cortège funèbre et Mistral refusait de paraître si la cérémonie se passait de l'assistance du clergé. Félix Gras fut donc, contre son gré, enterré religieusement (1901) et l'on put voir, au premier rang des assistants, la douleur fraternelle de Mistral.

Ce journaliste devait ignorer les étroits liens familiaux qui unissaient Gras et l'auteur des *Entarro-Chin* (Enterre-chiens). Les familles Gras et Roumanille n'avaient nul besoin de l'aide de Mistral pour faire venir le curé. Ceci n'ôte rien aux sentiments du Mistral d'alors. J'ai cité sa lettre S Paul Souchon du 29 août 1902.

C'est à l'enterrement de Gras que le député félibre Albert Tournier aurait demandé à Mistral son affiliation à la franc-maçonnerie encore une anecdote bien douteuse, ou bien le bon majoral connaissait bien peu son grand maître!

Pour remplacer Gras en qualité de Capoulié du Félibrige, Mistral opposa à la candidature de son ami le catholique et royaliste Arnavieille, d'un blanc un peu

trop voyant, la candidature du protestant Pierre Dévoluy et il décida ce dernier en lui écrivant:

— Huguenot, raison de plus pour que vous acceptiez. Il est bon justement qu'on voie bien que le Félibrige n'est inféodé à aucune formule religieuse ni à aucun parti politique.

C'est avec et par Mariéton que Barrès et Marchand étaient venus aux fêtes félibréennes en modifiant un peu trop l'atmosphère par leur seule présence. Dévoluy protesta en 1904, et Mistral lui-même n'était guère satisfait en lisant certains articles de journaux où Mariéton faisait figure de *cornac* du héros de Fachoda. Il suffisait de Marchand pour se compromettre de plus en plus dans la politique et y mêler ses amis.

Parmi les péripéties où les relations au hasard de Mariéton risquèrent d'entraîner Mistral, on a parlé récemment d'un dîner naundorfiste dont auraient été aussi les convives Jean Carrère et Joachim Gasquet. Charles Maurras a cru bon de protester dans l'Action Française du 4 février 1944, en ajoutant à propos de Mistral:

— Son horreur des partis, quels qu'ils fussent (même des Blancs dont il était), ne le prédisposait en aucune manière à la manifestation charentonnaise à laquelle son grand nom a été mêlé, — de nombreuses années après sa mort.

Le barrésisme de Mistral paraît être superficiel: je renvoie sur ce point aux travaux de Pierre Azéma. L'antimilitarisme ne fut pas pour l'émouvoir beaucoup. L'évolution religieuse vers une affirmation de la foi, en réaction contre un anticléricalisme insensé, est plus nette. Voici ce qu'écrivit Mariéton le 15 septembre 1904:

— La radieuse vieillesse de Mistral s'annonce semblable à celle du sage de Weimar. A la différence du sentiment religieux qui s'avive beaucoup chez mon grand ami. Il a été frappé plus que je ne pouvais le croire par la mort inopinée, navrante, du félibre Marin, parti religieusement. La campagne anticléricale est très mal vue en Provence. Vous avez vu, dans les journaux, l'incident récent de Maillane pour la procession traditionnelle (N.-D. de Grâce, le 28 août), l'arrivée des hussards, etc... Bref, Mistral, très attristé, s'est mis à songer à la mort; et il a été acheté, en Avignon, un crucifix, pour sanctifier sa maison, et il a désiré qu'on n'ignorât pas ses dispositions chrétiennes. Non point qu'il eût jamais fait le libre-penseur. Mais son beau *Gæthisme* se rattache à la foi de ses pères.

C'est la même année que fut fondée à Maillane une société royaliste de secours mutuels dont Mistral accepta la présidence d'honneur.

Voici, en un quatrain de *Brèu de Sagesso*
(*Bref de Sagesse*) une amusante traduction du *pari* de Pascal:

*Au cèu noun escupigues!
Vau mai que t'atupigues
Que se l'escupignas
Toumbavo sus toun nas.*

(Au ciel ne crache point! — Mieux vaut t'humilier — Que si ton vain crachat — Te tombait sur le nez).

Simple amusement! *Lou Parangoun* (l'Archétype) dit mieux la conviction véritable du poète qui l'a daté du beau jour de Notre-Dame et de ses 76 ans, 8 septembre 1906, en pleine période des *Inventaires* et des églises violées et crochetées. C'est ce poème qui a fait écrire à P. Lasserre (*op. cit.*) que “Mistral avait une foi réfléchie, raisonnée; il était un catholique fidèle“.

*Iéu, en gueirant l'endoulible que mounto,
Descrestiana, rabènt, universau,
Pèr la sauva dóu flèu e de sis ounto,
Ai estrema ma fe que rèn noun doumto
Au miradou d'un castèu prouvençau.*

(Moi, à l'aspect du déluge qui monte, — antichrétien rageur, universel, — pour la sauver du fléau, de ses hontes, — j'ai confiné ma foi, qui demeure indomptée, — dans la vedette d'un château provençal).

Que dire, théologiquement parlant, du *Mirage*, daté du 4 février 1907? Cercamon le jongleur est devenu bénédictin, mais toutes les tentations de sa jeunesse folle reviennent lutiner en pures formes d'Eve vers le milieu du jour. L'ayant ouï en humble confession:

— Mon fils, le bon prier du couvent répondit, calme ton remords. Les ans de ta jeunesse n'auront plus de retour ta pénitence est faite.

Tout en conservant le sourire aux lèvres, Mistral parle sérieusement. En effet, Cercamon ne regrette pas ses fautes, c'est la jeunesse de sa vie qu'il regrette, tout en détestant et en maudissant le péché: Raisonement orthodoxe et très proche de celui de Dante qui emparadise l'évêque Fouquet, cet ancien troubadour que Mistral nomma un jour Fouquet *l'abominable* pour d'autres raisons.

Dante dit:

— Nul ne fut plus amoureux que Fouquet qui le fut de trois femmes. Il n'en garde remords d'aucune sorte, mais se réjouit, non du péché qui est oublié, mais de l'amoureux pouvoir qui tout disposa pour le bien final (Paradiso, IX, 97). Il en est de même de Cunizza qui avait réputation de *magna meretrix*, et qui, au ciel, “ne regrette pas l'amoureux tempérament que fut sa destinée, et elle n'en a

aucun souci, et elle en a joie et toujours elle s'y complaît; dut un vain peuple s'en scandaliser“ (*Par.* IX, 22).

Mistral, en théologie pour une fois, comme en poésie souvent, est le voisin de Dante.

On lit encore une protestation contre la politique anticléricale, dans *Veguen veni* (Voyons venir) du 3 mars 1907:

*En un desbord de lèi marrido
Pèr fes lou mounde se desbrido;
Mai, vèngue l'ouero, à soun coumand
Diéu giblara li sacamand.*

(En un débord de lois mauvaises — parfois le monde se débride; — mais vienne l'heure, et les méchants, — Dieu les courbera sous ses ordres!).

Le 27 juin 1907, Mistral écrivit à son jeune ami Adrien Cabasson, à l'occasion de son ordination sacerdotale:

— Le plus grand don que Dieu puisse faire à l'homme, c'est de l'appeler à prêcher l'Évangile.

Mais, à la même époque, en face d'un préfet, le respect humain revenait en surface et Mistral disait à Jules Belleudy:

— Je ne suis pas un croyant, je suis superstitieux, comme tous les poètes (d'après. Ach. Rey).

XI

LA VIEILLESSE

*Pèr tu se pièi la vido
Parèis trop anouïdo,
Esbrihaudo tis iue
Is astre de la niue.*

(Puis, pour toi, si la vie — te paraît trop chétive, — éblouis-toi les yeux — aux astres de la nuit).

Alors que R. Lizop voit dans ce quatrain de *Brèu de Sagesso (Bref de Sagesse)*, dans *lis Oulivado, le symbole lumineux des réalités supérieures*, le pasteur Lamorte dit:

— Sainte Estelle nous apparaît comme une création de son esprit... Et l'étoile mistralienne se confond souvent, quand elle ne les remplace pas avec Dieu, Jésus-Christ, le ciel.

Mistral, nous ayant conté la fondation du Félibrige, ajoute: L'on s'avisè, ma fisto, que lou 21 de mai, dato de noste acamp, èro lou jour de Santo Estello; e, coume li rèi Mage, recouneissènt aqui l'aflat de quauco auto counjounturo, saluderian l'Estello que presidavo au brès de nosto redemcioun. *L'Armana provençau pèr lou bèl an de Diéu* 1855 pareiguè lou meme an.

— L'on s'aperçut, ma foi, que le 21 de mai, date de notre réunion, était le jour Sainte Estelle; et, tels que les rois Mages, reconnaissant par là l'influx mystérieux de quelque haute conjoncture, nous saluâmes l'Etoile qui présidait au berceau de notre rédemption. *L'Almanach Provençal pour le bel an de Dieu* 1855 parut la même année.

Que voilà un style peu catholique! Or, dans le calendrier de ce même *Armana*, il n'est point de Sainte Estelle. L'oubli sera réparé l'année suivante; la grande fête des Félibres ne sera organisée qu'en 1876, et la sainte compagne de saint Eutrope aura sa chapelle en pays de Félibres, aux Baux, soixante ans encore plus tard. Le premier pèlerinage au tombeau de leur patronne, à Saintes, date seulement de 1953; il fut d'ailleurs aussi émouvant qu'intime.

Sous bénéfice de ces quelques détails, sainte Estelle a peu de dévots dans le monde félibréen; elle reste l'entité définie par Mistral. Elle reste le symbole inventé sans doute par Paul Giéra, cet *esprit railleur*, astrologue à ses heures, sinon spirite, philosophe illuminé en ces temps où le Saint-Simonisme était à la mode. Mistral mit probablement une complaisance amusée à faire un sort aux célestes illuminations de son ami.

On dit que, lorsque le Cardinal de Cabrières eut connaissance du testament de Mistral, qui était daté du 7 7bre 1907 et des 77 ans du poète, il fut un peu surpris d'y voir Sainte Estelle presque assise sur le trône de Dieu. Le bon Cardinal s'émouvait un peu à tort. Si Mistral avait commencé son testament à la manière traditionnelle et chrétienne par un signe de croix, il avait eu soin d'y ajouter une virgule et d'aller à la ligne. Le notaire de Saint-Rémy, Me Cartier, a bien voulu me l'assurer, et je l'en remercie.

Il m'a écrit:

Voici la copie exacte du texte avec sa ponctuation:

— Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit,
et de Sainte Estelle, patronne du Félibrige,
ainsi soit-il = moi, Frédéric Mistral, poète
provençal de Maillane en Provence, soussigné,

J'ai respecté dans cette copie la longueur de chaque ligne d'écriture; — il y a bien une virgule après Saint-Esprit; et Sainte Estelle est à la ligne suivante. La distinction en deux lignes complètes paraît significative.

Le poème *Moun Toumbèu* (Mon tombeau) fut écrit pour la Toussaint de la même année. *Suprème es fors de noste ourguei* (suprême effort de notre orgueil), il est un peu païen. Le monument qu'il dépeint l'est aussi en dépit de la croix qui le couronne. C'est la copie lourde et maladroite d'un délicieux monument des Baux, de ce Pavillon de la Reine Jeanne, plus émouvant que le *Tempietto* que Civitali édifia au Dôme de Lucques pour le *Volto Santo*. Au tombeau de Mistral seule l'épithaphe est chrétienne dans la foi et l'humilité:

*Non nobis, Domine, non nobis,
Sed nomini tuo
Et Provinciæ tuæ
Da gloriam.*

Ce fut peu après que Mistral eut un avertissement d'une mort possible. Au cours de l'hiver 1908-1909, il attrapa une phlébite, et il lui fallut fermer sa porte trois mois de temps, même aux amis. Il se trouva guéri pour les fêtes du cinquantenaire de *Mirèio*. Est-ce en 1910 ou un peu plus tard que Mistral alla prendre les eaux aux Fumades?

Une lettre de cette époque à Fernand Troubat me semble insuffisante pour en conclure avec Lizop que Mistral *avait accueilli le fait de Lourdes avec ferveur, comme une consécration divine apportée par l'Immaculée à la Renaissance de l'a Langue d'Oc*:

— Voyez la Source de Massabielle, avait écrit Mistral, il a suffi d'un doigt d'enfant pour la faire jaillir, avec un peu de foi.

Ce mot permet cependant de constater qu'alors Mistral croyait et qu'il ne cachait pas sa foi. Ne faudrait-il pas pourtant, à cette époque même, relever une entorse faite à la discipline catholique? J'ai rappelé comment, depuis 1878, Mistral publiait dans *l'Almanach*, à raison d'un chapitre par an, une traduction de la *Genèse*. En 1910, cette traduction parut en un volume publié par l'éditeur parisien Champion et curieusement accompagnée par une *Genèse* française de J.-J. Brousseau. Or, nul n'ignore que le droit canon interdit à tout fidèle de publier une œuvre religieuse et spécialement un travail scripturaire sans l'*imprimatur* de son Ordinaire.

En fait, cette loi n'est guère imposée aux journaux et périodiques, même annuels comme sont les Almanachs, mais il n'est pas fait d'exceptions pour les livres, ne seraient-ils que des rééditions d'articles de journaux.

Pour Mistral pourtant j'aperçois bien des excuses et mieux encore. Je me suis fait la conviction que les pages mistraliennes furent vues à peine écrites et au fur et à mesure par un jeune prémontré, le Père Xavier de Fourvière, et même qu'il y eut une assez intime collaboration entre les deux félibres. Dans ses sermons (*La Creacioun* et *Li Patriarcho*), prononcés à Marseille de 1891 à 1893 et publiés de 1891 à 1897, le Père cite longuement et textuellement la traduction mistralienne, se contentant d'ajouter quelques légères précisions. Aux yeux de Mistral cela valait certainement un *vidimus* en règle. Néanmoins l'autorité ecclésiastique s'émut et il fallut une intervention de Mgr de Cabrières pour que l'affaire n'ait d'autre suite qu'une paternelle admonestation. L'Evêque de Montpellier fit valoir que Mistral avait refusé de ceindre le laurier de Pétrarque au Capitole romain en une solennité organisée par des anticléricaux

que pareillement pressenti pour les fêtes de Renan à Tréguier, il avait répondu qu'il en était à condition que ces fêtes soient de caractère exclusivement littéraire, mais qu'il était d'avance certain que la politique s'y trouverait mêlée et que, dans ces conditions, il tenait à s'abstenir.

Il y a peu de variantes entre *la Genèsi* et sa prédiction dans l'*Armana*. Ce ne sont guère que quelques noms propres mieux orthographiés suivant le génie particulier de la langue provençale.

Que l'on veuille bien me pardonner une courte digression relative à J.-J. Brousseau. Il ne dit pas qu'il a traduit Mistral et je ne vois pas un mot qui le laisserait supposer. Qu'il ait ou non traduit du latin ou de l'hébreu, cela m'indiffère. Chaque fois que Mistral et Brousseau sont d'accord pour s'écarter de la *Vulgate*, soyez sûrs qu'ils suivent une traduction française. Brousseau n'accepte aucun mistralisme, aucun des mots, aucune des tournures si vivantes qui sont le charme incomparable du texte mistralien.

Comment se fait-il que Brousseau traduisit la *Genèse*? comment se fait-il que sa traduction fut juxtaposée à celle de Mistral? Ma certitude intime est que Mistral n'y fut pour rien. J'accepte que le Docteur Brousseau, père de Jean-Jacques, était un lecteur assidu de l'*Armana*, que Jean-Jacques, élevé à l'archevêché de Toulouse par le félibre Monseigneur Germain, y ait été initié aux études bibliques tout en continuant à lire l'*Armana* à Toulouse comme à Nîmes. Plus tard, lorsque s'étant brouillé avec Anatole France, Brousseau revint de l'Amérique du Sud, assez désargenté, avait-il dans ses pantoufles une traduction de la *Genèse* latine ou française à défaut d'une traduction de la *Genèsi* provençale? Mais il était ami de l'éditeur Champion, aux yeux de qui un texte français était nécessaire à côté du provençal et du latin. Et les choses se firent auxquelles Mistral ne fut appelé qu'à donner son assentiment. C'est au moins infiniment vraisemblable.

Encore à propos de la *Genèsi*: En tête du livre, sous une photographie de l'auteur et de sa main figure ce verset:

— Se levè dounc Abraham de matin e, prenènt de pan em' un ouire d'aigo, lou boutè sus l'espaio à-n-Agar, ié baiè soun drole e'm'acò la bandiguè.

— Abraham se leva donc, au point du jour, prit du pain et une outre d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils et la renvoya. XXI. 14.

Pourquoi ce choix? C'est là un des mille petits problèmes insolubles que se posent les mistraliens. On a voulu y voir un regret du poète de ne pas avoir fait souche maillanaise. A notre avis, c'est plutôt un nouveau rappel des tristesses du partage, et, lorsqu'après la mort du poète, la seconde épouse, la Ruth biblique avec son fils durent quitter le Mas du Juge.

L'imagerie ancienne aimait à relever le parallélisme de ce verset biblique avec le baptême de Jésus par Jean-Baptiste (Matth. III, 16): désert, eau, amour paternel, aboutissement de l'arbre de Jessé.

Nous ne croyons pas que Mistral ait retenu, ni même connu cette interprétation. En 1910, l'ancienne reine du Félibrige, M.-Th. de Chevigné, épousa le poète Francis de Croisset, et ce roman semble avoir inspiré sur bien des points le livre *Chrétienne*, que Madame Adam publia en 1913. Il est possible, mais non prouvé, que Mistral fut pour quelque chose dans la documentation de Madame Adam. En cette année 1910 l'anticléricalisme s'était un peu calmé en France alors qu'il battait son plein en Italie. Des Francs-Maçons invitèrent Mistral à monter au Capitole pour y ceindre le laurier de Pétrarque. Adroitement cet honneur était offert par les *cousines des Annales*, revue où Mistral avait publié ses *Mémoires*. Ces parisiens fort indiscrets étaient en train de transformer le poète en curiosité touristique:

- Me voilà classé comme site ornemental du paysage, constatera-t-il en juin 1911, mot semblable à celui que rapporte, dans *Gloses*, Frédéric Mistral (neveu):
- Fau partido de la tournado, siéu classa coume lis Areno e lis Antico.
- Je fais partie du circuit, je suis classé comme les Arènes et le Mausolée.

C'est vainement que Mistral freinait leurs entreprises burlesques. Un jour, il écrivit au maître de l'entreprise:

— Mon cher Brisson, Je suis absolument glacé lorsqu'il m'arrive des questionnaires comme celui auquel vous voulez bien me soumettre. Veuillez donc me pardonner, si je décline l'interview, tout ce qu'il contient est en dehors de mes préoccupations. F. Mistral.

Le coup du Capitole, Mistral prit conseil du Cardinal de Cabrières qui jugea, qu'au lieu de faire un pareil voyage, autant valait y envoyer son curé, qui ferait hommage au Saint Père d'un exemplaire de Nerto et de l'ode à l'*Inmaculado Councepcioun*.

Ce n'est pas pour rien que le Cardinal de Cabrières exagérait, quand il le voulait, le sourire de Voltaire.

La réponse du Pape, que Mistral et sa femme reçurent à genoux, fut une médaille d'or et, autographe, cette bénédiction:

— A notre cher et très illustre fils Frédéric Mistral, le félicitant de tout cœur de ses admirables œuvres poétiques et demandant pour lui au Seigneur toutes sortes de prospérités et de bonheurs, en témoignage de notre haute estime, Nous accordons avec une particulière affection la Bénédiction apostolique. Du Vatican, le 24 mai 1910. Pie X Pape.

Le pasteur Lamorte dit de Mistral:

— On raconte qu'il reçut sur une carte la bénédiction papale: Cette fois, dit-il, dans sa langue expressive, nous ne courons plus aucun risque. Je me permets de n'en rien croire, pas même à la carte de bénédiction, cela contredit trop l'agenouillement que je tiens de Dévoluy, lequel était toujours sincère, et dont l'âme protestante était un peu interdite devant ces faits.

L'envoi du Pape était accompagné par une lettre du Cardinal Merry del Val, qui louait adroitement Mistral et faisait allusion au poème à *Inmaculado Councepcioun*. Le 4 juin 1910, Mistral remercia le Pape:

— La bénédiction du Saint-Père me portera bonheur et m'aidera, fils croyant de l'Eglise Catholique, apostolique et romaine, à mourir dans la foi de mon baptême et de mes pères... La lettre solennelle qu'Elle (Votre Sainteté) m'a fait adresser par S. E. le Cardinal Merry del Val, la splendide médaille qui porte l'effigie de Votre Sainteté, ainsi que le portrait accompagné d'un texte autographe qui me viennent du Vatican sont la plus haute récompense de mon œuvre littéraire et des efforts de toute ma vie pour la conservation des traditions, de ma Provence et de sa langue populaire.

Dans un article (*Catholicisme de Mistral*) du journal *Demain* du 10 octobre 1943, R. Christoflour commente en ces termes:

— Mistral ne communiait plus et n'assistait que rarement aux offices. Sa formule ne laisse entendre qu'un vague espoir de retour à la pratique régulière... Ainsi, par une habile parade, l'hommage que le Souverain Pontife destinait au chrétien se trouve subrepticement détourné au profit du littérateur... Pas une allusion à la ferveur et à la soumission du fidèle... On voit là un exemple typique de la diplomatie consommée du poète qui lui permet de se dérober à temps quand la poursuite devient trop pressante, et de glisser, comme il le dit, à travers les mailles.

Pour mon compte, je suppose que les remerciements de Mistral au Pape furent, en partie au moins, rédigés par l'abbé Celse, plus au courant du formulaire épistolaire ecclésiastique. De toute manière, la résolution de Mistral de revenir

un jour vers la messe et vers les sacrements était plus sincère que ne le dit R. Christoflour.

Mistral retardait toujours, et pourtant il voyait s'approcher l'heure suprême et le temps d'amasser les olives et d'en offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu (acampa mis óulivo, e n'óufri l'òli vierge à l'autar dóu bon Diéu), ainsi que dit le quatrain liminaire des Oulivado. Mais ces vers sont encore de la littérature; ils sont incomplètement personnels: une résolution; moins: une intention!

Maurice Barrès raconte que, désormais, chaque fois que le Saint Père verra le Cardinal de Cabrières, il lui demandera:

— Et Mistral? fait-il ses Pâques? Je ne mourrai pas tranquille s'il ne fait pas ses Pâques.

Pie X mourra d'une autre inquiétude: août 1914 1 Mistral ne faisait pas ses Pâques, mais il voyait plus souvent l'abbé Celse, son curé. Une lettre du 4 octobre 1910 à Mariéton malade s'achève ainsi:

— Amitiés et salutations affectueuses de M. Celse et de ma femme. Emé lou bon jour. F. Mistral.

Un mois après la mort de Llorente, le 7 août 1911, Mistral écrivit à sa veuve:

— Pèr moun grand e bon ami Teodor Llorente, ma remembranço mai que douço en esperant de lou revèire. Davans Diéu. F. Mistral.

— Pour mon grand et bon ami Théodore Llorente, ma souvenance la plus douce en attendant de le revoir. Devant Dieu. F. Mistral.

En août 1912, Mistral accepta le titre de prier honoraire des Pénitents Blancs de Montpellier. Sa lettre n'a pas un mot de piété; elle ne parle qu'histoire, littérature, souvenirs:

— En mémoire et vénération de cette institution de mutualité catholique, jadis très populaire dans le Midi, et qui, à Montpellier, a comme directeur et protecteur Son Eminence le Cardinal de Cabrières, mon illustre ami et contemporain d'âge, je reçois donc avec gratitude le témoignage de sympathie que vous m'offrez en son nom.

C'est au cours du même mois, le 24, que Mistral écrivit à Monseigneur Borel, recteur de Notre-Dame de la Garde:

— Tout Prouvençau, la proumiéro fes que vai à Marsiho, manco pas d'ana dire un pater à la Patrouno de Marsiho. Es ço que faguère (mai i'a bèu tèms d'acò: 1847 o 48) lou proumié cop que faguère lou viage de la grando vito. Desempièi, quand à Marsiho siéu tourna, e qu'ai agu lou tèms, m'a toujour fa gau d'ana saluda la Bono Maire.

— Tout Provençal, la première fois qu'il va à Marseille, n'oublie pas d'aller dire un *Pater* à la Patronne de Marseille.

C'est ce que je fis (mais il y a longtemps de cela 1847 ou 48), la première fois que je fis le voyage de la grande ville. Depuis, lorsqu'à Marseille je suis revenu, et que j'ai eu le temps, aller saluer la Bonne Mère m'a toujours fait plaisir.

Du même été est la phrase dite à Abel Bréart (Albert Bertrand-Mistral) et à Pierre Lasserre:

— Si quelqu'un peut dire qu'il a été heureux, c'est bien moi. J'ai été heureux et, si je le pouvais, je ne voudrais pas recommencer la vie. C'est que je crois à l'au-delà. Il s'agit évidemment ici de l'au-delà chrétien, mais cette phrase, si elle fut vraiment prononcée, car les rapporteurs sont peu suspects, ne fut malheureusement pas écrite.

J'ignore si c'est avec une lettre du 3 mars 1913, demandant pour le Museon Arlaten des figurines de pénitents, que Mistral provoqua le Cardinal de Cabrières, ou si c'est le malin prélat qui commença, s'entêtant discrètement à ramener son ami vers les choses pieuses. Toujours est-il qu'au voisinage de Pâques, *en termes d'une tendresse magnifiques* (ce mot est de Barrès), le Cardinal demanda à Mistral d'accompagner, en tant que prier honoraire, la délégation des Pénitents au XVI^{me} centenaire Constantinien d'Arles. Avec une prudence qui est en chaque mot, le poète répondit le 23 mars à son vieil et éminent ami:

— Si ma santé me le permet, car à notre âge il est prudent de ne pas faire de projets trop fermes, je serai heureux d'aller vous embrasser à Arles et aussi d'assister à cette commémoration.

Suivent plusieurs pages de considérations historiques, et la lettre était accompagnée de ce court billet:

— Pour des raisons très sérieuses et relatives à mon œuvre félibréenne, je vous prie de ne pas livrer cette lettre à la publicité.

Gardez-la, si vous voulez, dans les archives de la corporation et ne la publiez, si vous l'en croyez digne et si vous le jugez bien, qu'après mon décès.

Ainsi, un an avant de venir le prendre, Dieu a fait entendre son appel, et Mistral a dit: pas encore! R. Christoflour est sévère:

— Tant de calcul, de pondération, de sens pratique, tant de soin donné à sa tranquillité et à son confort, dans un domaine qui requiert la passion et le don total, peut paraître à première vue un peu déplaisant. Une telle attitude, strictement défensive, nous laisse loin de l'ardeur des saints et de la témérité des apôtres. Mais non, Mistral ne refusait pas; dans le calcul qu'il s'était cru autorisé de présenter à Dieu, il jugeait que l'heure n'avait pas encore sonné! Il était absolument sincère. Calculant avec Dieu, il ne calculait pas avec le Cardinal. Ayant accepté d'aller, s'il le pouvait, au centenaire, il y alla et il y prit sa place,

au milieu de manifestations politiques regrettables, place non de roi, mais place d'empereur... Qu'attendait-il encore et quel jour pensait-il prendre la place de pénitent?

La revue *Le Noël*, du 16 septembre 1937, a raconté qu'au cours de l'été 1913 Mistral, portant un crucifix, aurait rencontré dans les rues d'Avignon l'abbé félibre Aurouze et lui aurait dit:

— Regarde un peu s'il est beau!... Ça te surprend, petit, de voir Mistral porter le bon Dieu à la main, comme cela, en pleine rue? Vois-tu, petit, quand on se fait vieux, il faut penser à tout. Quand je serai prêt à partir et que le Capelan viendra me signer mes papiers pour le grand voyage, je veux que dans ma chambre, sur la commode, bien en évidence, il y ait un bon Dieu qui marque bien!

D'après Jean Ajalbert, cette conversation eut lieu avec Mme Boissière-Roumanille, mais il se serait agi d'un petit paquet, pas lourd:

— Je me suis dit que Mistral ne pouvait pas mourir et se présenter devant le bon Dieu sans crucifix.

On peut concilier les deux versions en admettant que Mistral aurait acheté une première croix en 1904 et une autre en 1913; on pourrait supposer que la première était pour le mur du salon, l'autre, avec un piedestal comme il sied liturgiquement, aurait été en vue des derniers sacrements. Et actuellement, à la maison-musée, *dans la chambre, sur la commode, bien en évidence*, est un petit crucifix de deux sous (celui de Thérèse Boissière?). Il faut en tout cas reconnaître que, malgré la présence d'une épouse, de tout temps fort dévote, la maison de Mistral ne fut jamais très encombrée d'objets de piété.

Lorsqu'en 1913 le Président de la République vint faire visite à Mistral et à l'entomologiste Fabre, les femmes de Maillane dirent:

— Poincaré ne va pas à l'église, nous ne voulons pas aller vers lui, et elles restèrent ce jour-là dans leurs habits du matin, en *catalane*.

Les Conseillers municipaux (quoique Mistral fut toujours du nombre) refusèrent aussi de recevoir le Chef de l'Etat. Alors Mistral fit prendre chez lui le registre des délibérations municipales, y fit signer son visiteur et écrivit:

— Acò 's la signaturo dóu Presidènt de la Republico Ramoun Poincaré, lou jour que venguè à Maiano vèire lou felibre Maianen, 11 d'òutobre 1913. F. Mistral.

— Cela est la signature du Président de la République Raymond Poincaré, le jour qu'il vint à Maillane voir le félibre Maillanais. 11 octobre 1913. F. Mistral.

Mais il conserva quelque rancune à *l'Action Française* qu'il croyait responsable.

En janvier 1914, Charles Maurras fit une *tournee d'évêchés*, et, ayant vu le Cardinal de Montpellier, il vit aussi Mistral qui regrettait ces incidents:

— C'était à la Provence que le Président de la République apportait son salut. Pourquoi ont-ils mêlé la politique à cela?

XII

LA MORT

Quelques jours avant de mourir, le 7 mars 1914, Mistral écrivit, pour le félibre Boudon-Lashermes, la préface de Glòri Oublidado, et il y salua *Notre-Dame-de-France*, patronne du Puy.

Le lendemain, Monseigneur Borel, dont j'ai déjà parlé, demanda à Mistral un cantique pour Notre-Dame-de-la-Garde. Le Maillanais répondit qu'il suffisait de choisir dans son œuvre et le Recteur dut se contenter de faire imprimer sur une carte postale cinq vers du poème *lis Enfant d'Ourfiéu*, où il est dit que la ville *ardente et joyeuse*, Marseille, *ne ferme les cils que devant la splendeur de la Mère de Dieu* (noun plego li ciho que davans lou trelus de la Maire de Diéu). Il en envoya des exemplaires à Mistral qui lui répondit =

— Mande mi gramaci pèr l'ounour que revèn à Nosto-Damo-de-la-Gardo i vers que counsacrère à la Maire de Diéu (*Isclò d'Or*). F. Mistral, 10 de mars 1914.

— J'envoie mes remerciements pour l'honneur qui revient à Notre-Dame-de-la-Garde aux vers que je consacrai à la Mère de Dieu (*Iles d'Or*). F. Mistral, 10 mars 1914.

Le 15 mars, Mistral disait au majoral Gantelmi d'Ille qu'il ne s'était jamais senti aussi jeune...

Pour raconter la mort de Mistral, je me fierai surtout à l'interview que le curé Celse donna à *L'Eclair* de Montpellier. On sait qu'il y avait à Maillane une cloche à baptiser: *la Daiano*. Sur l'airain le poète avait dit de graver les deux quatrains qui commencent:

— *Campano, voues de Diéu* — Cloches, voix de Dieu... et qui y sont datés et signés: Maiano, 19 de mars 1914, F. Mistral.

Mais le mercredi 18 au soir (Barrès dit à tort le vendredi), l'abbé Celse prévint le graveur avignonnais Pont que le travail n'aurait lieu qu'après les dernières recommandations du poète. Le curé alla vers Mistral, qui était absent mais ne tarda pas à rentrer de promenade en compagnie de sa femme. Aussitôt le poète alla vers l'église, il était environ cinq heures, le mistral soufflait et il faisait assez froid. Dès que le vieillard, au seuil de l'église, ôta son chapeau, il fut pris d'un frisson et il dit:

- Eici fai pas caud.
- Ici il ne fait pas chaud.

Il était de bonne humeur, plaisantait avec son ami Daillan, avec lequel il devait être voisin lors du baptême:

- Sian coutriò, se te sèntes malaut, te soustendrai.
- Nous sommes compagnons; si tu te sens malade, je te soutiendrai.

Ils étaient nés tous les deux en 1830.

Il ne devait plus, vivant, voir l'église de son baptême. En rentrant, il dit à sa femme: — Me sarai aganta.

- J'aurai pris mal.

Le pasteur Lamorte, je regrette de me méfier encore de son information, a écrit:

— Et la tradition rapporte par la voix des initiés que, faisant allusion à l'église où il se rendait si rarement, le poète aurait ajouté:

- Pèr un cop que ié vau!
- Pour une fois que j'y vais!

Le lendemain, Madame Mistral fit dire que le Maître était trop enrhumé pour prendre part à la cérémonie.

Mais personne ne prit la chose au sérieux, si bien que lorsque, le dimanche, on reprocha au curé de ne pas avoir pris de nouvelles, il répondit:

- Oh! pèr un raumas, vau pas la peno!
- Oh! pour un rhume, ce n'est pas la peine!

C'était une bronchite, mauvaise affaire quand on est dans ses 84 ans; et soit ce dimanche 22, soit le lundi, il fallut se coucher. D'après d'autres, Mistral aurait pris le lit dès le premier jour. Le mal s'aggrava subitement. Le mercredi 25, la domestique, que l'on connaît sous le nom de Marie-du-Poète, ayant tiré les rideaux, Mistral lui dit:

- Mario, que jour sian?
- Es dimècre, Mèstre.
- Sara dimècre tout lou jour.
- Marie, quel jour sommes-nous?
- C'est mercredi, Maître.
- Ce sera mercredi tout le jour.

Paroles mystérieuses trop claires a écrit Barrès; c'était seulement une expression populaire, comme en Provence chacun en a constamment sur les lèvres, Mistral prouvant uniquement qu'il restait peuple jusqu'au dernier souffle. Mais cela n'ôte rien au symbolisme du mot: ainsi Goethe appelait la lumière. Et la domestique lui ayant fait boire un bol de lait écumant, Mistral murmura:

- Que siéu bèn!
- Que je suis bien!.

Que siéca lin ont traduit les typographes de Barrès. René Jouveau (*op. cit.*) se dit profondément ému par ce mot où il voit quelque trace de paganisme:

— C'est encore son corps qui se réjouit, à quelques heures de la mort, de ce bonheur qui est dans la vie et dans la chaleur de la vie.

Il est tout de même un peu agaçant de lire autant de commentaires des derniers balbutiements de Mistral, comme s'il s'agissait des sept paroles du Christ. Mistral ne cherchait guère à faire des mots historiques; il était un simple malade qui constatait l'euphorie momentanée que cause un peu de nourriture en apaisant la douleur et en abaissant la fièvre pendant quelques secondes.

Du reste, Mistral ne se prenait pas pour un grand malade; sa femme encore moins. Et quand Madame Mistral prit conscience de la situation, il était déjà trop tard, et, voyant les yeux qui se troublaient, elle ne put que dire:

— Arrecoumando-te i Santo — Recommande-toi aux Saintes Maries.

Tel un écho, Mistral reprit:

— Li Santo! li Santo!, et il ne devait plus rien dire.

Ainsi Mistral avait fait mourir Mireille dans les bras des Saintes Maries, il avait fait mourir son Anglore sous la bénédiction de Saint Nicolas.

On manda aussitôt le docteur Terras qui accourut et fit sans retard alerter le curé. Il était une heure moins le quart et l'abbé Celse se levait de table, lorsqu'une voisine, envoyée par Marie-du-Poète, l'appela:

— Dono Mistralenco vous prègo de i'ana subran que lou Pouèto es bèn mau

— Madame Mistral vous prie de venir de suite, car le Poète est bien malade.

Mistral respirait à peine et ne put refermer ses lèvres sur le crucifix. Le curé lui donna l'absolution sous condition, lui appliqua les dernières indulgences et l'oignit. Mistral regardait, murmurait, et ce fut seulement lorsque le prêtre eut terminé les onctions dernières, que les yeux se retournèrent et que Mistral, sans souffrance, exhala son dernier soupir.

L'acte officiel donne la même heure: une heure après-midi. *La Daiano*, qui avait déjà le lundi sonné le glas d'une femme, s'ébranla une deuxième fois pour son poète. L'abbé Celse envoya un télégramme au Cardinal Merry del Val, qui répondit avec les condoléances du Saint-Père, que la guerre allait mettre peu après à son tour au tombeau.

Quant au Cardinal de Cabrières, voici la lettre qu'il envoya au Directeur du journal *L'Eclair*, lettre qui affirme des deux côtés une absolue sincérité, et particulièrement de la part de Mistral, la décision définitive de revenir à ses devoirs religieux:

— En annonçant à vos lecteurs la douloureuse nouvelle de la mort subite du grand poète provençal Frédéric Mistral, veuillez dire qu'il était convenu avec lui que j'irais, lundi prochain, entendre sa confession. Il a reçu, en pleine connaissance, j'en suis sûr, la lettre par laquelle, conformément au désir que son ami, M. le docteur Cassin, m'avait exprimé au nom de Mistral lui-même, je lui promettais ma visite et le félicitais d'avoir voulu mettre en accord sa foi avec les saintes pratiques de la religion.

Je vais dire la messe pour lui avec confiance, car je ne doute pas que, résolu à s'humilier par la confession libre de ses fautes, il n'ait eu dans le cœur le regret sincère, la contrition, c'est-à-dire, du côté de l'homme, l'indispensable et suffisante préparation au pardon de Dieu. Et qui douterait que Dieu soit jamais lent à pardonner au repentir?

* * *

Le Père Poucel a écrit:

— Une photographie nous montre le poète posant devant l'église de Maillane; tandis que les fidèles se sont pressés autour du centre de la patrie chrétienne, lui est là, debout, immobile, tourné comme celui qui n'entre pas. Il était monté sur le perron de l'église pour regarder la Provence.

Pour mon compte, je n'ai pas à juger et je ne me le permettrais pas Mistral non plus ne jugeait pas ses amis et il rappelait la parole:

— Je m'en tiens à la sentence évangélique: *Nolite judicare ut non judicemini. In qua mensura mensi fueritis remetietur vobis* (lettre au chanoine Lecigne, citée par David. *op. cit.*).

Sans juger, je me suis borné, année par année, à indiquer les variations, les contradictions du poète, son respect humain, ses motifs, ses prétextes, ses erreurs, mais aussi sa foi, a grande et pure foi, son sentiment des choses saintes, son jugement droit et le plus souvent instruit.

Il a trop longtemps voulu jouer au plus fin avec Dieu, retardant des ans et des ans, des mois et des mois. Le Temps Pascal allait commencer au dimanche de la Passion, 29 mars; il était d'accord avec le bon Cardinal pour se confesser le lundi 30. Et Dieu, qui avait si longtemps attendu, le prit le 25. Pour quatre ou cinq jours! Mais le Christ n'a-t-il pas dit:

— Veillez donc, car vous ne savez quand le Maître de la maison viendra, si ce sera le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin. Quelle leçon pour un chrétien, et même pour un indifférent: Rester en éveil!

Ainsi, et je suis le premier à le regretter, Mistral n'était pas un saint; c'était un humble petit chrétien, comme toi, cher lecteur, et comme moi. Il n'était qu'un homme, et qu'est-ce qu'un homme en présence des choses de Dieu. Qu'on cesse donc de le canoniser, mais que l'on prie pour lui. Que l'on prie avec cette même

confiance que montrait le bon Cardinal, et qui donc douterait d'un Dieu qui pardonne, d'un Dieu qui est l'ineffable, le suprême Amour?

Mistral ne tarda pas à être *canonisé*, si l'on peut dire, par un bon nombre de trop ardents et trop indiscrets amis. Je ne résiste pas à la tentation de reproduire quelques phrases de l'allocution prononcée par le Père Janvier, dès le 18 avril 1914, en la chapelle de l'Institut Fénelon, à Nîmes, à l'occasion du mariage d'Albert Bertrand et de Joséphine Mistral, petite-nièce du poète. La première oraison funèbre avait été prononcée par l'excellent abbé Mascle, mais les paroles du Père Janvier, enroulant les draps mortuaires dans le voile blanc d'une jeune épouse, sont aussi curieuses qu'elles sont peu connues.

Mademoiselle, mon cher Albert,

Nous espérions tous que Maillane servirait de cadre à cette religieuse fête, que son soleil dorerait cette journée de ses rayons, que ses cyprès et ses platanes couvriraient de leur ombre votre cortège nuptial, que sa jeune cloche, encore toute émue des grâces reçues au baptême, chanterait en votre honneur un de ses premiers hymnes et associerait à sa joie tous les échos de la plaine. Nous espérions surtout que Mistral étendrait sur vos fronts ses mains patriarcales et tirerait de sa lyre incomparable une de ces strophes glorieuses qui savaient instruire autant que charmer. La Providence, maîtresse souveraine des destinées, a ouvert un tombeau, un deuil immense a enveloppé dans ses plis funèbres tous les peuples latins. Cecidit flos! La Provence a perdu sa fleur: Dieu lui a ravi le plus grand, le plus populaire, le plus aimé de ses poètes pour le faire entrer, je l'espère, dans les chœurs célestes de sa cour. Mistral est mort! Il est mort à l'heure où il se promettait de vous conduire à l'autel, d'assister à l'échange de vos serments, de vous confier le dépôt des pensées, des traditions auxquelles il avait consacré sa vie et son génie.

Un premier coup avait retardé la réalisation de vos vœux, ce deuxième malheur jette un voile sur une cérémonie qui devait être toute entière à l'allégresse.

Cependant, la volonté de Dieu vous commande de vous abandonner à l'espérance, de regarder vers l'avenir pour prouver votre fidélité au passé.

Blessé au flanc, le vieux moissonneur des Iles d'Or pressant ses jeunes compagnons de l'honorer en continuant sa tâche et en liant les épis blonds qu'il ne pouvait plus lier lui-même. Ceux qui vous ont quittés vous adressent la même prière... Le sacrement veut que vous vous aimiez sans partage et pour toujours. E lou sacramen vòu que nous amen. Cette grâce de mariage a elle-même besoin d'un aliment. Il faut la nourrir... La mort vous frappera à votre tour, elle ne rompra point le lien qui vous enchaîne, votre amour plus fort qu'elle l'empêchera de vous séparer, dissipera les brouillards dont parlait la fiancée de la Crau comme le jour dissipe les ténèbres de la nuit... Ici, dans ce sanctuaire recueilli, où l'amitié vous a offert un si gracieux asile, à Maillane où l'on songe

à vous en mêlant les larmes à l'espoir... tous élèvent la voix et demandent à Dieu de vous bénir... Mistral, parvenu au soir de sa longue et glorieuse journée, invoquait les belles Saintes, souveraines de Provence; invoquez-les aussi au matin de votre vie; elles seront, j'en suis sûr, jusqu'à la fin, les protectrices invisibles mais puissantes de votre foyer.

XIII

SYNTHÈSE ET CONCLUSION

SINCÉRITÉ DE MISTRAL

J'aurais terminé, si je ne croyais nécessaire de regrouper mes observations dans une sorte de synthèse. En outre, tout ce qui précède serait vain si je ne répondais encore à une question essentielle: celle de la sincérité de Mistral. Non certes la question: Mistral était-il sincère? mais de quelle manière l'était-il? Souvent moqueur et utilisant la *galéjade* pour dérouter les importuns, c'est évident et c'est chose fréquente chez Mistral. Mais sincère envers lui-même, l'a-t-il été toujours? Ne s'est-il pas quelquefois agrippé au culte de l'illusion pour ne pas avoir à renier sa foi première? Ce problème vaut d'être examiné et doit l'être.

Le 23 mai 1880, en présence des Félibres assemblés à Roquefavour, Mistral fit l'éloge de l'illusion. Voici l'essentiel de son discours:

— Quand l'ome, à vint an, se lanço bravamen dins la fourèst fougouso de la vido, pèr segui, pèr ajougne, pèr embrassa de sa passioune une d'aquéli farfantello que danson eilatin davans la visto dóu jouvènt, la bèuta, la liberta, la glòri, lou trioumflè, quau es que l'embriago, en despié di precipice que lou separon de la coupo, quau es que lou counforto en despié dis auvèri d'aquéli que toubèron, e quau es que l'afeciouno en despié dóu mau-cor d'aquéli qu'an viscu? Messiés, es l'illusioun.

L'illusioun, baume de Diéu, mirau lusènt de la jouinesso, chale e mistèri de l'amour, e brèu de tout bonur sus nosto pauro terro, l'illusioun, es mai elo que buto li valènt à l'erouïsme, que coungreio e qu'empuro l'artisto e lou pouèto, e poudrian bèn apoundre, se noun erian crestian, qu'es lou simbèu de la vertu... L'illusioun acò's l'aubo gue sus li serre negre, escalabrous e nus de la mountagno, jito chasque matin sa manto blanquinello emé de franjo d'or! L'illusioun es la fado que trais dins la sournuro li pantai de lumiero! L'illusioun es la voio que fai vièure e revieure mai que la car e que lou sang...

(Lorsque l'homme, à vingt ans, se lance hardiment dans la forêt touffue de la vie, pour suivre, pour atteindre, pour embrasser de sa passion un de ces mirages qui dansent par là-bas devant la vue du jeune homme, la beauté, la liberté, la gloire, le triomphe, qu'est-ce qui l'énivre, en dépit des précipices qui le séparent de la coupe d'idéal, qu'est-ce qui le reconforte, en dépit des malheurs de ceux qui tombèrent, et qu'est-ce que l'âme en dépit des découragements de ceux qui ont vécu? Messieurs, c'est l'illusion.

L'illusion, baume de Dieu, brillant miroir de la jeunesse, charme et mystère de l'amour, et talisman de tout bonheur sur notre pauvre terre, l'illusion, c'est elle encore qui pousse les vaillants à l'héroïsme, qui fait germer l'artiste et le poète, et les excite, et nous pourrions bien ajouter, si nous n'étions chrétiens, qu'elle est le symbole de la vertu...

L'illusion, c'est l'aube qui, sur les cîmes noires, abruptes et nues de la montagne, jette chaque matin son manteau de blanche aurore avec ses franges d'or! L'illusion est la fée qui prodigue, dans les ténèbres, les rêves de la lumière! L'illusion est l'ardeur qui fait vivre et qui fait revivre mieux que ne le font la chair et le sang...).

Mais, pour terminer sa harangue, Mistral salua diverses associations félibréennes et exalta leur action.

Est-ce que ce discours ne ressemblerait pas un peu à tout ce que pensa Mistral et à tout ce qu'il voulut? Beaucoup d'illusion, certes; mais toute cette illusion n'est-elle pas à considérer comme un pur prélude aux réalisations certaines?

Je le pense. Resterait à savoir ce que Mistral pouvait en présence des réalités. Et tout aussi bien intitulerai-je les pages qui suivent: *De l'impuissance de Mistral*, si je ne me méfiais de ceux qui ne lisent que les titres, et dont le parti-pris dénature une pensée qu'une enseigne trop voyante a sevrée de nuances.

L'impuissance de Mistral vient de ce qu'il fut un velléitaire souvent, un timide toujours, surtout en matière religieuse.

* * *

Deuxième grand poème publié par Mistral, *Calendau* a quelque allure d'un "roman de chevalerie" (S. A. Peyre a signalé des points communs avec *Don Quichotte*). C'est donc une œuvre d'illusion; car, pour mériter l'amour, il faut non seulement vaincre la nature par des prouesses herculéennes, mais encore et surtout se vaincre soi-même.

Il faut être un héros, et qui est un héros? Être Calendal, et si l'on n'est pas Calendal, avoir l'illusion d'être Calendal.

La *Reino Jano* est aussi un roman d'illusion. Une petite reine qui voudrait être femme, connaître l'amour, jouir du bonheur! la pauvre! Illusion! n'en est-il pas comblé ce charmant et primesautier page Dragonnet, frère de Fantasio ou de Chérubin? Qu'il se garde même de la fée Mélusine, cette sirène! Car nous voyons bien que de tous les personnages de ce drame touffu seuls parviennent au but ceux dont le pain est tout entier pétri d'illusion, et qui ont conscience de leur destin: les galériens sur leurs bancs de rameurs. Écoutons-les chanter:

Iéu ause amount lou gau...
Lou gau o noun lou gau,
Fasen coume se l'èro...
E vogo la galèro!
Iéu ause lou trignoun...
Iéu vese un grand pourtau...
Iéu vese lou castèu...
Iéu vese un bregantin...
Iéu vese au miradou
Rousoun touto esmougudo...
S'es pas lou miradou
Fasen coume se l'èro...
E vogo la galèro!

(J'entends le coq, là-haut!... — Le coq ou non le coq, — comme si ce l'était, allons-y... — et vogue la galère! — J'entends le carillon... — Je vois un grand portail... — Je vois, moi, le château... — Je vois un brigantin... — Je vois au belvédère — Rosette toute émue... — Le belvédère ou non — comme si ce l'était, allons-y... — Et vogue la galère!).

Tout est mystère et illusion dans le *Pouèmo dóu Rose*. Est-ce le prince? est-ce le Drac? ou ne sont-ils qu'un seul personnage? Et toi, qui es-tu? héroïne du poème, gente Anglore, lavandière beaucairoise, fleur de mystère de la rive? Illusion du poète? Jusqu'au fleuve sous le manteau de brume qui l'endiamante, serait-il une ultime transformation du dieu Mithra? Et cette batellerie agonisante, ou qui paraît mourir? symbole le plus clair peut-être si j'y vois l'idéal méditerranéen, méridional, national, rhodanien? Illusion? et qui le pourrait dire?

Mai en que sièr, o subre-estant d'un pople
Que despièi tres milo an tenié l'empento,
De pregemi sus la causo perdudo!
Coume au castèu illustre de Bèu-Caire,
Coume li Prouvençau, bello finido,
En fàci dóu soulèu e dóu grand Rose,
Fasen la Rouanado e la Soulenco!
E chimen, à la barbo di vincèire,
Lou vin de Genestet que reviscoulo...
E brame lou Rouan, en Rouanesso!...
Aussas li got à la causo vincudo!

(Mais à quoi bon, ô survivants d'un peuple — qui depuis trois mille ans tenait le gouvernail, — gémir en vain sur la cause perdue! — Comme au château illustre de Beaucaire, — Comme les Provençaux, pour bien finir, — en face du Soleil et du grand Rhône, — faisons la Rouanade et la Soulenque! (fêtes du Rhône et du Soleil) — Et humons à la barbe des

vainqueurs, — le vin du Gèneset qui résuscite... — Et mugisse le Rhône en Rouanesse!... — haussez les verres à la cause vaincue!).

Illusion? illusion et foi! foi profonde sous tous ses aspects, foi religieuse aussi bien entendu, foi cachée sous le voile de l'illusion, de la mélancolie, de la désespérance qui espère toujours. Ainsi l'amoureux jeune et sans expérience qui cache ses sentiments sous un envoi de fleurs, ou sous tel autre langage muet d'ésotérisme et de symbole. Ainsi aussi de l'homme mûr qui par respect humain cache sa foi première et ne pratique plus. Cette foi sans actes est-elle vraiment morte?

Non pas, et le dernier recueil de Mistral (*Lis Oulivado*), fruit de sa merveilleuse vieillesse, permet presque à chaque page de retrouver la foi vivante sous le voile de l'illusion féconde, de l'illusion, bien *suprême du monde* d'après Wagner dans *Tristan*.

La pièce liminaire (*Lou Parangoun*, — l'Archétype) résume avec solennité tout Mistral, l'homme et l'œuvre, le Provençal et le chrétien. Encore qu'il soit légitime de préférer la souriante philosophie d'un poète qui plaisante sur son rêve et sur son illusion, en riant parfois, non sans une larme perlant au bout des cils. Ainsi dans *Trevañço* (Hantise):

*E la vido vidando
De-bado es abrandanto:
A respèt dóu fablèu
N'es qu'un rèire-soulèu.*

(E notre vie réelle, — si ardente qu'elle soit, n'est, à l'égard du mythe, — qu'un reflet de soleil).

Puis, avec la *Cansoun dis Avi* (*Chanson des Aïeux*), la constatation vient, qui n'est plus d'illusion, mais d'espérance pure, que *Se plòu un jour o l'autre sus nautre... sus éli a plòugu!*

(S'il pleut, un jour ou l'autre sur nous..., sur eux il plus aussi!).

Pèr lou triounfle emai se fague tard (Pour le triomphe, bien qu'il se fasse tard, — *En terro d'Arle*), mais il n'est jamais, il ne sera jamais trop tard, car *ço que s'es vist pòu mai se vèire* (ce qui s'est vu peut se revoir, — *Inne Gregan*), et *fau qu'uno belugo pèr bouta lou fiò* (pour mettre le feu il suffit d'une étincelle (*Lou Dourmihous*)).

Il résulte de cette incursion rapide à travers les *Oulivado* que l'importance de l'illusion dans l'œuvre de Mistral est plus profonde qu'il ne peut paraître. C'est un problème qui embrasse l'homme entier, problème total d'un Mistral total, dans sa foi, ses croyances, sa religion, ses habitudes. Croyait-il à l'amour et quel était son comportement? Il faudra bien, sans indiscretions inutiles, aborder les questions essentielles pour qui veut lire les *Isclò d'Or* comme on lit les

Contemplations: Mistral avait-il des convictions politiques? a-t-il varié? croyait-il au Félibrige, à la Provence? Quels furent ses espoirs et ses désirs?

À tant de questions, qui n'en font qu'une, je crois qu'une réponse unique doit faire écho, qui solutionnera les grands problèmes aussi bien que les infimes détails d'intimité. Mistral aimait-il les chiens? et les oiseaux? et les cigales? Jouait-il aux boules? aux cartes? au loto? Parce qu'il a disserté de tout à l'occasion de ses travaux lexicologiques toutes ces questions peuvent avoir des réponses curieuses.

Mais on peut aussi bien prouver le contraire, c'est-à-dire que Mistral n'a jamais aimé que Mistral et n'a jamais cru qu'en Mistral. Aussi ne veux-je en ce moment le voir que sur les grands problèmes.

Mistral, ayant dominé par ses pensées tous les systèmes politiques que son époque proposait en Europe, depuis les premières expériences socialistes jusqu'aux divagations qui amenèrent la guerre de 1914, n'a apporté sa conviction profonde que sur deux points. L'un, le fédéralisme proudhonien, était le fruit de ses méditations. L'autre, la suprématie paysanne, était en lui traditionnel et inné. Pour le surplus, il semble qu'en politique Mistral aurait facilement vendu son droit d'aînesse, non pas pour un plat de lentilles, mais pour un savoureux et embaumé *aiòli*.

*Au suffrage universau
Voutaren pèr l'òli
E faren l'aiòli.*

(Au suffrage universel — nous voterons pour l'huile — et nous ferons l'ailloli).

Le scepticisme de Mistral était celui de Montaigne. Il ne contredisait pas davantage aux opinions de ses voisins, de ses amis, de ses maîtresses qu'aux caprices du beau temps ou de la pluie. Mais son opportunisme était coincé par quelques bornes de granit qui avaient noms: Félibrige, Provence, Religion, Midi, Tradition, Fédéralisme, Langue, Terre, Race... Et de ces bornes de granit Mistral faisait les pierres angulaires du monument mystique.

Rodo que roudaras, au rode tournaras.

(Rode tant que tu voudras, au pays tu reviendras!).

Dès que, dans la discussion, quelqu'un ou quelque chose venait à heurter à l'une de ces bornes, le problème était solutionné.

Là, Mistral avait une foi sincère autant qu'entière et profonde. A qui dirait qu'une œuvre du poète n'est qu'un paravent et ne prouve rien, il suffirait de

renvoyer au peu que nous connaissons de sa correspondance tant officielle qu'intime pour établir la solidité des convictions mistraliennes.

En matière religieuse, le respect humain a fait obstacle à la pratique pendant de fort nombreuses années. Aussi prenons plutôt comme illustration l'attitude du poète en face des problèmes paysan et terrien.

Dès les premiers vers de *Mirèio*, Mistral a proclamé qu'il ne chantait que pour les *pâtres et habitants des mas*. Il s'est toujours maintenu inébranlable sur cette position; et lorsque Isidore Salles voulut publier une édition de luxe des *Debis Gascous*, Mistral l'en reprit, "car c'est surtout au peuple qu'il faut faire comprendre le mal qu'il fait en délaissant sa langue".

Redisons ici de quelle manière Pierre Dévoluy a paraphrasé ainsi la première strophe de *Mirèio*:

— Je veux, dit le poète, que Mireille soit haussée à la gloire (laquelle gloire, il le sait bien, ne se fait ni ne se consacre dans les mas et les bergeries, mais à Paris); et qu'elle y soit haussée par la caresse de notre langue méprisée; CAR c'est pour vous, pâtres et gens des mas (chez qui se réfugia cette langue), que nous voulons lui conquérir cette gloire, en chantant, afin de vous la dédier, afin que vous soyez fiers désormais de parler une langue non plus méprisée, mais glorieuse....

Oui, et aussi, ajouterai-je, *pâtres et habitants des mas*, c'est que Mistral n'a pas les folles ambitions de chanter pour être entendu par d'autres que par vous. C'est à cause de cela et c'est pour cela que son héroïne est haussée en gloire dans la langue des pâtres et non dans le patois des petits messieurs.

De cette *fille de la glèbe* il sera parlé *en dehors de la Crau* à condition que les *pâtres et habitants des mas* entendent l'appel de leur poète... Mais l'ont-ils entendu?

Mistral exalte la civilisation terrienne; ou, pour préciser, il affirme que les civilisations passeront et crouleront aussi bien que les barbaries, tandis que les paysans resteront les *maîtres du pays*. Mais, pour ainsi vaticiner, il faut être déjà en dehors et au-dessus des paysans; il faut avoir d'eux et pour eux une conscience d'eux qu'ils n'ont qu'à l'état embryonnaire.

La conscience que Mistral en a est, au contraire, gigantesque: elle s'élève jusqu'à la personnification de l'anarchique Nature:

*Car lis oundado seculàri
E si tempèsto e sis esglàri
An bèu mescla li pople, escafa li counfin,
La terro maire, la Naturo,
Nourris toujours sa pourtaduro
Dóu meme la; sa pouisso duro*

Toujour à l'ouliivié dounara l'òli fîn.

(Car les houles des siècles, — et leurs tempêtes et leurs horreurs — en vain mêlent les peuples, effacent les frontières — la terre maternelle, la Nature, — nourrit toujours ses fils du même lait; sa dure mamelle — toujours à l'olivier donnera l'huile fine).

Certes! mais de quelle manière? Finalité? déterminisme? ordre? destruction? ou le tout en même temps? Après réflexion, Mistral, retrouvant ses principes directeurs (ses bornes de granit), aurait répondu: *La Prouvidènci!* Et il faut bien avouer que le problème ici finit par dépasser le bagage scientifique assez élémentaire de Mistral.

S'il avait connu les conclusions récentes du professeur H. Rouvière pour un *mutationnisme finaliste*, je crois bien que Mistral en eut accepté le finalisme; mais il proclamerait malgré tout, d'accord en cela avec les *pâtres et habitants des mas*, d'accord aussi avec Lamartine, que *la Nature est la même* et que sur elle resplendit *le même soleil*:

*Mai sus ti cioe, inmodablo Naturo,
Espelisson toujours li ferigoulo
E sèmpre li pastour e pastoureto
Ié recoumençaran si viétoulado. (XVI).*

(Mais sur tes cimes, immuable Nature, — à tout jamais les thymes éclosent — et toujours les pasteurs et pastourelles — s'y vautreront sur l'herbe au renouveau).

Là comme ailleurs, la correspondance de Mistral mettra en évidence la sincérité des vers. Le poète y affirme, avec une émotion qui bannit le doute, qu'il n'a jamais écrit une ligne sans se demander si un berger le comprendrait. Il en faisait souvent l'expérience, s'assurant par des lectures publiques que les humbles du peuple le comprenaient... même les femmes. Car, par une habitude plus moqueuse et traditionnelle que méchante, Mistral disait que *li pageso entèndon gaire i vers* (les paysannes n'entendent pas grand chose aux vers) tandis que *li bourgeso coumprenon de travès*. Mais il se bornait à souhaiter que tous, les femmes aussi, les femmes surtout peut-être, comprennent avec leur cœur, aussi bien qu'en pays de Seine un homme du peuple peut goûter Racine ou Flaubert.

Thibaudet a souligné combien Mistral est homme de sagesse paysanne, pour être de civilisation paysanne et de poésie paysanne:

— La sagesse paysanne est celle des proverbes, remarque-t-il justement. Il n'est pas toujours facile de reconnaître dans Mistral la phrase personnelle sur la citation, tellement il s'est parfois approprié le style des proverbes. C'est une pierre d'achoppement pour certains qui agacent en répétant: "comme disait Mistral"... Que non pas! beaux messieurs! mais: "comme disent les paysans".

Ainsi les vers du poème *lou Gaudre* (le Torrent)

Sus la carcasso li braio toumbon, meme au plus fin: E de la vido rèsto lou vabre que s'entre-seco. (les chausses tombent sur la carcasse du plus habile; — et de la vie, ravin aride, toi seul nous reste!).

Ces vers ne sont pour partie que le proverbe:

I plus fin li braio ié toumbon, que le Tresor dóu Felibrige transpose: les plus huppés y sont pris et qu'un typographe fit traduire à P. Dévoluy par: aux plus fins les bras leur tombent.

Sagesse paysanne! sagesse et non pas illusion: sagesse de Mistral! Sommes-nous loin de la religion intime de Mistral?

* * *

Trop souvent, en matière religieuse, la sagesse est le masque du respect humain. Mais sur d'autres domaines et surtout en ce qui concerne Mistral? la sagesse serait-elle un obstacle insurmontable pour l'action? Qu'y avait-il donc pour arrêter Mistral? On a parlé de l'insuffisance, sinon de l'inconscience de ses disciples; ce serait à voir de plus près. Mistral savait le fameux Secret, il avait été le premier à le pressentir: il se serait lassé de l'enseigner en vain. Il y a peut-être un peu de cela, et Mistral nous en a dit ses regrets dans ses lettres comme dans ses chansons:

— Se li felibre de Prouvènço avien lou sacrebiéu d'aquéli de Paris, governarien la Prouvènço e la Franço. (Si les félibres de Provence avaient l'intrépidité de ceux de Paris, ils gouverneraient la Provence et la France). Ah! se me sabien entendre Ah! se me voulien segui! (Ah! si l'on savait m'entendre! Ah si l'on voulait me suivre!).

Chacun savait pourtant, ou aurait dû savoir, que, dans le journal *l'Aiòli*, pendant neuf ans, tout avait l'approbation du maître. On savait que c'était, sur son mot d'ordre et selon ses directives, qu'avaient lieu les manifestations des Félibres de Paris. C'était encore lui (en veillant pour qu'on n'allât pas trop loin contre un homme au demeurant sympathique) qui organisait des cabales pour ridiculiser les reculades de Félix Gras, si l'on en croit Marius André.

Et, puisqu'on savait tout cela, force est bien de reconnaître que bien des disciples furent insuffisants et inconscients! Mais pourquoi pas aussi, et peut-être surtout, super-insuffisance de la volonté chez Mistral?

Car, tout ce qu'il disait ou qu'il écrivait, cela, peu ou prou, bien ou mal, on le savait. Mais, par contre, ce que l'on voyait, c'était le poète toujours hésitant, ou s'escrimant à vouloir plaire à tous, à l'instar de son trop célèbre héros *Monsieur Lassagne* du conte d'almanach: *L'ome populàri* (L'homme populaire).

L'ode à *La Coumtesso*, pour laquelle Mistral avait reçu tant d'insultes, il ne la reniait point, certes! mais il la faisait suivre d'une petite note qui en diminuait singulièrement la portée!

Le manuscrit du discours d'inauguration du *Museon Arlaten* portait: — Vivo la raço de Prouvènço!. La version définitive dit seulement: “Vivo dounc la Prouvènço!” 1909.

Vétilles! nuances?

Et ceci, sont-ce encore des nuances? des vétilles?

Au cours de l'hiver 1899, quelques jeunes gens, qui reconnaissaient Pierre Dévoluy pour leur chef, fondèrent le Félibrige d'Action. Une réunion eut lieu dans un restaurant de l'île de la Barthelasse, près d'Avignon. Mistral y assistait, et chacun le pressait de donner son avis. Il resta silencieux jusqu'au dessert; alors, se levant lentement, il dit:

— Vous vau canta *la Coumtesso*.

Et il chanta l'ode fameuse. Certes, pour cet auditoire jeune, initié et fervent, c'était la plus belle des réponses. Et tout de même! et pourtant! pour les présents et, à plus forte raison, pour l'avenir, Mistral n'avait rien engagé.

Peu après, au printemps de 1911, discernant à P. Dévoluy l'épithète de *Félibrige incarné*, il lui imposait la mission de succéder à Félix Gras comme *capoulié*, comme chef et meneur du mouvement félibréen. Mais, en même temps, il envoyait à la revue parisienne *Gallia* une déclaration où il disait notamment:

— *J'ai, en employant la langue de Provence, décentralisé toute ma vie et quelques-uns ont fait et poursuivent la campagne avec moi. Mais je n'ai pas de conseils à donner; j'ai suivi mon instinct de race et mon amour de la Terre; que chacun aille librement. Je ne tiens pas à régenter un état social quelconque. La force des choses est plus puissante que les théories.*

Et toujours ainsi! chaque fois qu'il sera question d'agir, Mistral sera sourd, même aux supplications, aux larmes, aux humiliations du fier Dévoluy (1907), qu'il finira par abandonner en 1909.

Mais qu'auriez-vous fait à sa place?

Dans *l'Inne Gregau (Hymne pour la Grèce)*, Mistral exalte le sang des héros et leur fait dire:

— Noste sang triounfau enroutara lou couran di pastèco e lou rasin que pènjo au paligot —

(Notre sang triomphal empourprera le corail des pastèques et le raisin qui pend à l'échalas.

J'aime à croire que s'il s'était agi de son propre sang, à lui Mistral, nouveau Byron, il aurait su trouver d'autres images. Mais, à mille lieues du Parthénon, Mistral en chantait la *dindouletto* (l'hirondelle). Et pourquoi exiger de Mistral ce

qu'on n'a jamais demandé à Victor Hugo, à Cicéron et à Horace: *Dulce et decorum est pro patria mori*. C'est en effet très doux d'écrire cela sur les rochers de Tivoli, mais de là à voler au martyre il y a une certaine marge.

Comme en d'autres chapitres, nous pouvons aller jusqu'aux derniers détails, jusqu'aux querelles orthographiques, aux questions dialectales, nous verrons Mistral arrêté dès Salon, ou dès Nîmes, et n'osant pas s'affirmer le maître. Je sais bien qu'il en est qui croient, d'autres qui voudraient laisser croire que Mistral n'eût jamais conscience d'être le chef d'une nation morale, et qu'il se prenait seulement pour un Jasmin, mieux étoffé. Pour conter de telles fariboles, il faut ne pas avoir compris une page des œuvres mistraliennes.

Il serait un peu moins invraisemblable de supposer que Mistral savait que la résurrection provençale ne tenait que par lui, n'existait qu'en lui. Les fondements historiques se perdaient trop; loin dans un passé révolu. Les fondements linguistiques étaient sapés par les négations dialectales par les trahisons graphiques des ignares.

Ce serait pour cela que Mistral, bien qu'ayant conscience de sa propre valeur, n'aurait pas osé passer à l'action.

Alors, la gloire de la langue et du pays, tout cela n'aurait été que l'éclair d'un jour d'été, et après nous le déluge! puisque rien, puisque personne ne poursuit, puisque semble se lézarder le *mounumen escrèt*, le monument mystique. C'est pourquoi le maître se taisait; et c'est pourquoi personne ne pensait à suivre un maître qui n'avait pas l'âme d'un chef et qui ne parlait pas en chef. Mais qui, sans y avoir un intérêt matériel d'homme de lettre, ou un désir de vaine gloire, ou les envies de ces *tiro-laufo se rampounant à la Causo* (ces tire-laine qui se cramponnent à la Cause) pour la faire dévier à leur profit, qui a jamais suivi vraiment et intégralement Mistral? Je vois Dévoluy, je vois Baroncelli et, à leur suite, une poignée de piétaille.

Dirai-je que Mistral n'a pas voulu être Achille, ni Rodrigue, ni Calendal, préférant demeurer Homère, Corneille et Mistral? M'en consolerais-je en sachant combien peut devenir misérable le grand poète qui devient poète national? Car la poésie nationale ne peut être que didactique; elle étouffe toute poésie personnelle, lyrique, humaine. Et moins Mistral aurait parlé en Félibre, plus il aurait été véritablement poète?

Voilà Mistral poète et Mistral provençal! Alors en le voyant aussi faible quand sa propre gloire est en jeu, comment s'étonner de le voir devenir un aussi médiocre chrétien?

Mais se résigner à admettre que Mistral s'est volontairement refusé devant l'action, ce serait se tromper et de beaucoup. Mistral a été simplement arrêté en présence de l'action par son comportement naturel. C'est ce comportement qu'il importerait maintenant de définir, et comment, chaque fois que Mistral a rencontré ou entrevu quelque possibilité d'action, il s'en est tiré avec un sourire et une élégante pirouette.

Voici qui en dira mieux que toutes gloses.

Le sont deux phrases de la même époque (1895), l'une destinée aux fervents disciples, lecteurs de *l'Aiòli*, l'autre écrite pour le grand public de *L'Echo de Paris*:

— Quand nous dison: coume farés pér constituï lou federalisme, o, se voulès, lou regionalisme? Ié respoundèn: faren coume nous fara plesi, i'a que d'avé la voulounta.

— (Lorsqu'on nous dit: comment ferez-vous pour constituer le fédéralisme, ou, si vous voulez, le régionalisme? nous leur répondons: nous ferons comme il nous fera plaisir, il suffit d'avoir la volonté).

La cigale qui sort des profondeurs du sol, avant que d'en percer la croûte, s'inquiète-telle de la façon dont elle existera au pays de la lumière?... Labourons et semons, voilà de quoi nous occuper; quand le blé sera mûr, les faucilles viendront bien d'elles-mêmes.

C'est ce même thème que Mistral devait développer douze ans plus tard dans le poème *Veguen veni* (Voyons venir):

*S'acò's pas vuei, sara deman:
L'umble qu'es dins lou pequinage,
Vengu soun jour, mounto au reinage;*

(Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain — l'humble qui est dans la misère, — son jour venu, monte au triomphe;).

C'est encore une gentille et bien jolie pirouette! et l'humble préférerait une côtelette *aujourd'hui* que des ortolans *pour demain*.

Je serais alors porté à croire que ce qui arrête Mistral ce n'est point la vaillance. Il en aurait sans doute trouvé sa part, s'il y eût été forcé: il aimait autant ne pas s'y voir contraint.

Jusqu'en 1870, avec Balaguer, avec d'autres, il s'était montré pas mal casse-cou. La guerre et ses suites le firent réfléchir et il se réveilla bourgeois. Il avait des bourgeois d'alors les hautes qualités foncières, il en eut quelques ridicules.

Mistral était né pour devenir bourgeois, car, au fond, il était de tempérament timide, très timide en dépit de son orgueil de façade.

C'est la tragédie de son existence, c'est la clef de l'énigme de son *ome populàri*, *ce bon Moussu Lassagno de l'Armana Prouvençau* qui ne s'aperçoit pas que sa popularité n'est faite que d'abdications. Mistral le savait, qui écrivait à des intimes:

— Je suis timide comme un faon;... Iéu que, pecaire, siéu crentous coume un viedase de Maiano (moi qui, pauvre, suis timide comme un légume de Maillane). Nous avons vu le mot de Roumanille sur Mistral jeune:

— Intéressant et timide comme une jeune fille qui vient de faire sa première communion.

Est-ce si grave? Si Mistral avait été un homme d'action, l'eût-on mieux suivi? Supposons un Mistral qui se serait senti jusqu'à l'action:

*... dins la courado
Lou rebrountun dis envejasso folo...
E lou regret li counquisto perdudo, (XVI)..*

(aux entrailles — le reverdissement des grandes envies folles... — et le regret des conquêtes perdues), est-ce que ses félibres l'auraient su mieux entendre? est-ce qu'ils l'auraient voulu suivre?

Mistral donc a rêvé, beaucoup rêvé; il a chéri l'Illusion belle, mais il ne s'est pas fait d'illusions, au moins pas d'illusions immédiates.

Ses illusions portaient loin dans les siècles. Son génie ne travaillait pas pour les contingences de 1870 ou de 1907, pas plus que pour celles de 1914 ou de 1939, cauchemars qui ont passé, cauchemars possibles de demain et qui passeront à leur tour. Il voyait plus loin et plus haut, peut-être l'an 2000, plus tard encore... et que nous fait? Alors il pouvait vivre vraiment et pleinement son Illusion, il pouvait se *trufa dóu toumbèu* (se moquer du tombeau).

Il le pouvait et il ne le fit pas. Son tombeau, il le chanta:

*— Acò 's la toumbo dóu Pouèto...
E pièi un jour diran: — Èro un
Que l'avien fa rèi de Prouvenço...
Mai de soun noum li grihet brun
Canton soulet la survivènço!*

(Ça, c'est la tombe du Poète... — En puis un jour on dira: — C'est celui — que l'on avait élu roi de Provence... — Mais son nom ne survit plus guère — que dans le chant des grillons bruns).

En ces vers est le dernier chant de l'Illusion, tandis que l'épithaphe ne comporte que la Foi:

*Non nobis, Domine, non nobis,
Sed nomini tuo*

*Et Provinciæ nostræ
Da gloriam.*

(Non pas à nous, Seigneur, — mais à Ton nom — et à notre Provence — donne gloire).

Ce qui finalement n'est pas de l'héroïsme, ce qui n'est pas de la sainteté ni de l'action, mais c'est tout de même une humble foi d'un chrétien sans audace.

CIEL d'Oc - Febrié 2012